Aussi est-ce à plus d'un égard qu'il faut conseiller la lecture du présent volume, et multiples, j'en suis sûr, sont les services qu'il rendra à ceux qui sauront le consulter. Louons sans réserve l'auteur qui s'est imposé un labeur immense et fructueux et à qui rien de ce qui touche à son sujet n'est resté inconnu.

Je terminerai par deux réflexions. La première c'est qu'il serait profitable de substituer aux notations multiples qu'emploient les philologues pour désigner les diverses parties de l'hexamètre et ses coupes une notation simple et uniforme. La seconde est que des travaux du genre de celui-ci seraient rendus combien plus faciles et seraient du même coup combien enrichis si les chercheurs disposaient, au moins pour les poètes les plus représentatifs de la latinité, de répertoires métriques donnant les divers types de mots pour les diverses places du vers ; je persiste à croire que celui qui aurait dressé un de ces répertoires aurait fait œuvre utile et nouvelle.

Louis NOUGARET.

Histoire littéraire.

Francesco GIANCOTTI, *Il preludio di Lucrezio* (Biblioteca di Cultura contemporanea, LXIII) : Messine-Florence, s. d. (1959), 332 pages, 2.200 lires.

M. Giancotti, dont on connaît les travaux sur l'œuvre de Sénèque (notamment sa *Cronologia dei Dialoghi di Seneca*, Turin, 1957), aborde ici le problème classique posé par le prologue du premier livre de Lucrèce. Il le fait avec sa fougue et son « éristique » habituelles, discutant pied à pied avec ses prédécesseurs (mais pas tous), opposant les interprètes les uns aux autres, amassant patiemment quantité de textes et de témoignages, donnant une fois de plus la preuve de son amour passionné pour les œuvres antiques, de sa bonne connaissance de la pensée romaine et grecque et de son immense désir d'imposer au lecteur une conception cohérente, minutieusement élaborée et défendue par mille retranchements.

Cette conception, quelle est-elle ici? Que Lucrèce a écrit ce prologue vers le début de la composition du poème, qu'il l'a fait en accord avec les tendances profondes de l'épicurisme, plus tolérant envers la forme poétique qu'on ne le dit parfois, qu'il a conçu la Vénus de ce prologue comme « immanente » à l'homme, symbole de l'équilibre réalisé dans l'âme, et ne s'est nullement montré infidèle à la théologie d'Épicure.

Pour soutenir cette thèse, que nous résumons ainsi trop brièvement (la pensée de M. Giancotti n'est jamais ni simpliste ni simple), mille analyses, mille arguments, présentés, le plus souvent, en opposition aux thèses des commentateurs antérieurs. A la vérité, si la thèse elle-

même, sous sa forme la plus générale, mérite une approbation de principe, il n'en va pas ainsi pour les discussions de détail. Pour notre compte, nous ne sommes pas du tout enclins à admettre, par exemple, la chronologie proposée par M. Giancotti : si Lucrèce, nous dit-il, demande à Vénus de donner la paix à Rome, ce n'est pas que Rome soit en guerre ; c'est, au contraire, qu'elle est en paix, et que le poète souhaite passionnément la continuation de cette heureuse situation — sans quoi, comment Memmius aurait-il l'esprit assez libre pour entendre le message épicurien? Or, la paix ne fut jamais aussi assurée, à Rome, que dans les deux ou trois années qui suivirent la mort de Catilina. Donc, le prologue a dû être écrit vers 60 avant J.-C.

On pourrait objecter à M. Giancotti que l'horizon politique n'était pas alors aussi serein qu'il le dit, que des menaces subsistaient sur la frontière des Balkans, que la Gaule libre s'agitait à celles de la Province, et que la formation du premier triumvirat, à Rome même, bien qu'elle fût tenue secrète, inquiétait les esprits clairvoyants. On peut sans doute admettre que le poète songe précisément à ces menaces lointaines en invoquant Vénus, ce qui ne serait nullement incompatible avec la thèse de M. Giancotti. Mais il y a plus grave. On a peine à résister, en relisant les vers de Lucrèce, à l'impression que le poète éprouve une réelle angoisse, qu'il désire non la continuation, mais le retour de la paix. Impression subjective? Peut-être, mais, au vers 42, le verbe *possumus* n'implique-t-il pas une situation réelle, au lieu d'une simple possibilité, qu'eût mieux rendue un *possimus*? Et, au vers suivant, *talibus in rebus* peut-il signifier : « dans une situation telle (qu'elle résulterait de la guerre) »? Cela n'est sans doute pas impossible. Il nous semble pourtant plus naturel d'admettre que Lucrèce pense effectivement à une période troublée, qu'il écrit au milieu du fracas des armes. Quant à la question que pose M. Giancotti (« Comment, si la patrie est troublée, le poète et Memmius peuvent-ils, malgré tout, donner leur attention à l'exposé de l'Épicurisme? Vénus réalise-t-elle instantanément le miracle demandé? »), elle ne nous paraît pas vraiment pertinente : il suffit de supposer (comme nous l'avons fait nous-même ailleurs) que ce prologue n'a pas été écrit au début de la composition de l'œuvre, mais à la fin, et qu'il n'a pas été vraiment intégré au reste du livre, étant donné les conditions dans lesquelles l'œuvre fut publiée.

De plus, M. Giancotti, qui rattache ce prologue au temps où Memmius était pompéien, ne considère pas vraiment la signification politique de Vénus, unie à Mars, à l'intérieur de la patrie romaine. Le couple Vénus-Mars est, essentiellement, romain, depuis le premier lectisterne, et l'on sait que César s'efforça de le « confisquer » à son profit.

Il aurait été utile d'envisager le « césarisme » de Lucrèce, au moins à titre d'hypothèse ; et cela d'autant plus que l'on connaît les liens de César avec les milieux épicuriens. A la vérité, M. Giancotti ne croit guère à des rapports entre Lucrèce et Philodème, l'ami de Pison. C'est peut-être méconnaître le caractère essentiel de la secte, qui plaçait les rapports personnels entre les disciples du maître parmi les exigences de la vie épicurienne. Quoi qu'il en soit, le prologue peut fort bien avoir été composé pendant la période « césarienne » de la vie de Memmius, et si, dans la lettre écrite par Cicéron à celui-ci en 51 après J.-C. (*ad Fam.*, XIII, 1), l'orateur ne nomme pas Lucrèce, mort sans doute depuis deux ans à peine, ce n'est probablement pas que Memmius ait été « infidèle » au souvenir de celui-ci, mais peut-être simplement parce que Cicéron n'attachait pas une grande importance au *De natura rerum*, qu'il ne connaissait encore que par une lecture rapide [1]. Comme le souligne M. Giancotti lui-même, nous sommes en pleine conjecture, et plusieurs hypothèses demeurent valables, dans la mesure où elles sont cohérentes et en accord avec les faits (trop rares) que nous connaissons.

M. Giancotti a raison de conserver, dans le prologue, les vers 44 à 49, que défend aussi Bailey, dans son remarquable commentaire, auquel M. Giancotti fait, il nous a semblé, de trop rares emprunts. Son livre, fruit d'une laborieuse confrontation entre des thèses opposées, semble parvenir à une conception assez juste de la poésie lucrétienne ; débarrassé d'une polémique que l'on peut juger surabondante, il demeure instructif et a le grand mérite de poser des problèmes, même si les formules auxquelles il aboutit ne sont pas toujours d'une clarté ni d'une densité entièrement satisfaisantes.

Pierre GRIMAL.

Georg PFLIGERSDORFFER, *Studien zu Poseidonios* (*Oesterreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte*, Bd. 232, Abh. 5) : Wien, Rudolf M. Rohrer, 1959, 151 pages.

Ces deux intéressantes contributions à l'étude de Poseidonios d'Apamée ont été présentées comme thèse, au début de 1956, à l'Université de Munich. L'auteur déclare avoir légèrement révisé et complété son manuscrit par la suite.

Il s'agit donc, pour l'essentiel, d'un travail universitaire conçu selon la tradition philologique allemande et dans la lignée des recherches posidoniennes des quarante dernières années, que dominent les tra-

1. Sur les rapports entre Lucrèce et Cicéron, on consultera maintenant l'article de I. Trencsényi-Waldappel, *Cicéron et Lucrèce* (Acta antiqua Acad. Hungar., 1958, VI, 3-4).

vaux de Karl Reinhardt et de Max Pohlenz. Liées par cette identité de méthode et par cette commune filiation, les deux analyses de M. Pfligersdorffer ont, en outre, une même origine : les réflexions que lui a suggérées l'emploi du mot « inhumanus » dans deux citations du *Thesaurus Linguae Latinae*. Un même point de vue humaniste, enfin, les unit : on retrouve, au cœur de l'une et de l'autre, les théories anciennes concernant ce que l'auteur appelle « l'histoire de la culture », et qu'il vaudrait mieux nommer, semble-t-il, la civilisation ou l'évolution de l'humanité, considérée sous son triple aspect, physique, moral et politico-social.

Les hypothèses cosmologiques, épistémologiques et éthiques se transforment avec les siècles dans ce vaste champ qui leur donne sens et vie, depuis les grands présocratiques, Empédocle et Démocrite surtout (en passant par Platon et Aristote, Épicure et Lucrèce), jusqu'à Poseidonios et à ses héritiers proches ou lointains : Diodore, Sénèque et Marc-Aurèle principalement, mais aussi des doxographes, ou des auteurs tardifs qui peuvent leur être assimilés pour ce qui nous intéresse. On le devine déjà, ces deux études seront à la fois précises, approfondies et ouvertes sur des perspectives très générales.

La première, *L'abrégé de l'histoire de la culture selon Firmicus Matheseos, 3, 1, 11-14*, part de ce texte et d'un fragment du commentaire de Virgile par Claudius Donatus (*En.*, VIII, 320, p. 160, 19), tous deux cités dans le *Thesaurus*. Autour des polémiques de Varron, peut-être héritier de Poseidonios sur ce sujet, elle définit en premier lieu les diverses conceptions gréco-latines du rôle de Saturne comme civilisateur, et, selon chacune, la place de l'âge d'or par rapport à l'ère plus rude placée sous l'égide de ce dieu évhémère. L'auteur essaie de montrer ensuite le rôle privilégié de l'élément lumineux et du sens de la vue, intimement associés, dans une conception de la connaissance qu'il rattache finalement à l'école stoïcienne, et, à l'intérieur de celle-ci, à Poseidonios. Il en tire toutes les conséquences possibles, touchant la nature et la condition particulières qui sont celles de l'homme parmi les êtres vivants.

La lumière et la vue sont les instruments propres à la connaissance désintéressée, affranchie des nécessités absorbantes de la vie corporelle. Par là, elles appartiennent au domaine du logos. Grâce à leur active intervention, à leur contact physique avec les objets réels, l'homme passe de l'« éclaircissement » et de la connaissance du monde à l'« éclaircissement » et à la connaissance de lui-même. Ces démarches solidaires peuvent s'accomplir selon un processus mystique — par une extase essentiellement religieuse — ou selon un processus méthodique — par une investigation de type scientifique —, autrement

dit, en vertu de deux sortes de « sympathie » distinctes. La seconde serait la plus complète : elle implique la détermination efficace de la ligne de conduite qui permettra à l'homme d'accomplir sa destinée toujours problématique et menacée, en modifiant la Nature, et en la portant à son point de perfection divine et rationnelle à la fois. On reconnaît ici la définition posidonienne du « telos », la fin suprême proposée par le philosophe rhodien, selon Clément d'Alexandrie (*Strom.*, II, 120, 4), à toute l'activité humaine. Pour Firmicus comme pour lui, l'âge d'or ne serait pas un état primitif, mais une étape : il correspondrait à la période où le progrès technique va de pair avec le progrès dans la connaissance et l'édification de soi, sous la conduite et à l'imitation de ces pionniers que sont les « sages ». Ensuite, les deux courbes d'évolution se dissocient ; le progrès technique continue, mais l'élan moral s'affaiblit. L'individualisme, condition initiale, mais surtout résultat du développement de l'humanité, conduit à la perversion qui la sépare de plus en plus de l'unité cosmique.

Dans sa deuxième analyse, M. Pfliegersdorffer étudie l'origine des chapitres 7 et 8 du premier livre de Diodore. Il révise plus particulièrement la thèse de K. Reinhardt, qui en croyait l'essentiel emprunté en bloc au livre I des *Aegyptiaka* d'Hécatée d'Abdère, lequel puiserait directement son inspiration, tout comme Épicure, dans le *Mikros Diakosmos* de Démocrite. Pour sa part, il essaie de retrouver la composition de ces chapitres — plutôt que d'en chercher simplement les sources — à travers une discussion cosmogonique sur la genèse et la circulation des éléments dans l'univers qu'il fait remonter jusqu'à Empédocle. Il la voit se poursuivre à travers les théories contrastées de Démocrite, de Platon, d'Aristote, puis d'Épicure (évoqué par Lucrèce), jusqu'à la première des sources d'inspiration avouées par Diodore, Poseidonios d'Apamée.

Pour Empédocle, comme pour l'historien sicilien au chapitre VII de son premier livre, les éléments n'ont pas de place naturelle. Nés par disjonction d'un tout originel indifférencié, ils sont doués d'une énergie propre, d'une tendance spontanée à tel ou tel mouvement, mais se trouvent mélangés en tous lieux selon des proportions diverses. Leur séparation ou leur alliance déterminent la formation et l'évolution du cosmos organisé où nous vivons. Ayant délimité le domaine de validité historique de cette théorie, qui ne saurait se perpétuer que dans une philosophie péripatéticienne ou stoïcienne, l'auteur rattache à cette dernière la cosmogonie de Diodore. L'aspect anthropologique de la théorie posidonienne des éléments s'accorde avec elle pour associer nécessairement le milieu et la constitution physique — on pourrait dire la forme et la composition — des êtres vivants. La genèse du

langage, telle que l'explique Diodore au chapitre suivant, découle de l'état « nécessiteux » qui est, consubstantiellement, mais surtout à l'origine, celui de l'espèce humaine. Par une espèce d'injustice, seul entre tous les êtres vivants, l'homme se trouve désarmé dans la nature ; mais, pour remédier à cette déficience, il a la main et la parole. Celle-ci permet celle-là, et la mise en œuvre du logos, en libérant la bouche d'une foule de besognes serviles. Ainsi, le dénuement se mue en facteur actif de progrès, et la Nature trouve, dans cette éducation continuée à laquelle nous nous voyons contraints, le moyen de suppléer à ses propres lacunes. Cette théorie finaliste, qui est déjà celle de Démocrite, mais ne saurait être celle d'Épicure, se retrouve selon l'auteur à travers les textes de Sénèque citant Poseidonios, ou qu'on lui attribue généralement. Diodore, que l'on sait original et libre dans ses emprunts, semble bien avoir combiné, à des fragments des *Aegyptiaka* d'Hécatée, des passages tirés du philosophe de Rhodes ou inspirés par lui.

Il faut louer ici l'ampleur de vues aussi bien que la minutie de ces consciencieuses études. Par la vertu d'une analyse clairvoyante, et aussi rigoureuse que sans prétention, elles atteignent à une originalité véritable. Elles réussissent parfois à lever l'hypothèque que font peser sur les recherches de langue allemande les fortes et ingénieuses thèses posidoniennes de K. Reinhardt et de M. Pohlenz. Pourtant, elles s'en remettent trop encore à leurs travaux. M. Pfligersdorffer reprend à son compte, sans examen, l'immense majorité de leurs conclusions, quant à l'attribution des textes. Il voit, par leurs yeux, le philosophe de Rhodes dans une multitude de textes où son nom n'apparaît pas (comme la lettre 121 de Sénèque), empruntés à des auteurs qui, parfois, ne l'ont jamais cité (Marc-Aurèle, par exemple). C'est en vertu de cette soumission au consensus, ou à l'autorité de critiques éminents, mais faillibles, que l'on croit encore, parfois, retrouver en tous lieux et en tous temps la trace de Poseidonios. Il est remarquable que, dans ces études où abondent les citations latines et grecques, les plus rares soient celles où Poseidonios est nommé. Cela rend leurs déductions aventureuses ou pour le moins trop complètes en ce qui le concerne. Un sens très délié de la critique des textes, une probité intellectuelle par ailleurs sans défaut, contribuent à maintenir les interprétations de M. Pfligersdorffer dans une perspective exacte et claire. Ce qui le sauve surtout, et nous permet presque toujours (et lui permet le plus souvent) de retrouver le sens de l'effort posidonien, c'est la vigueur et la netteté avec lesquelles il replace les documents littéraires étudiés et le philosophe stoïcien lui-même, grâce à la seule analyse des textes et aux rapprochements qu'elle impose, à la fois dans la lignée de l'humanisme rationaliste grec et sur le seuil de la philosophie morale romaine.

On n'en regrette que davantage l'absence de toute considération proprement historique dans cet ouvrage qui a pour centre l'évolution des théories anthropologiques et politico-sociales de l'action humaine. Celles-ci apparaîtraient dans toute leur force, avec leur poignante gravité, si on les reliait aux conditions historiques successives dans lesquelles et en fonction desquelles, inévitablement, elles ont été conçues : telles, en particulier, la fin de l'ère hellénistique et la victoire de l'expansion romaine dans le monde méditerranéen où a vécu Poseidonios.

Marie LAFFRANQUE.

Kenneth QUINN, *The Catullan Revolution* : Melbourne, University Press, 1959, 120 pages.

L'auteur de ce petit volume n'a pas voulu écrire une nouvelle étude d'ensemble sur Catulle ; son but, plus limité, fut de marquer nettement en quoi consiste la « révolution catullienne ». La tradition hellénique avait enseigné au poète à délaisser le service de la communauté pour se consacrer à des œuvres personnelles et d'une structure savante ; la tradition romaine offrait, outre les expériences métriques de Plaute, un goût vif de l'analyse, un certain réalisme et, avec les épigrammatistes, des modèles de poésies brèves, riches de suggestion. Les *poetae novi* s'aidèrent de ces apports pour créer une poésie de l'art pour l'art, subtile et destinée à une élite cultivée (influence du théoricien Philodémos). L'originalité de Catulle fut d'utiliser ces cadres, plus ou moins hérités, pour y exprimer des expériences vécues et — ce qui importe davantage — pour pousser l'analyse de l'amour au delà du cas individuel ; en un certain sens, c'est la réaction du poète à l'expérience personnelle, beaucoup plus que cette expérience même, qui fait la nouveauté unique de son œuvre. Sa réussite a fait peser sur l'élégie augustéenne une sorte de tyrannie : ainsi Properce, dont le talent est exceptionnel, n'a pas été capable de découvrir des sujets en accord avec sa personnalité, tant les poésies de Catulle semblaient imposer des sujets et des sentiments qu'il n'était plus là pour recréer.

On discutera, évidemment, la légitimité de cette thèse. M. K. Quinn reconnaît que l'état fragmentaire de la littérature latine accroît la part de la conjecture. De plus, je me demande si l'intensité avec laquelle Catulle a ressenti ses épreuves n'a pas été le principal moyen dont il a usé pour les « dépasser » : c'est en lui-même qu'il a retrouvé l'éternité de tous ; si les élégiaques ne satisfont pas M. Quinn — en quoi il me semble qu'il a tort —, l'explication n'en résiderait pas dans la responsabilité de Catulle. D'autre part, l'homme de métier ne doit pas être négligé, en de pareilles analyses, et la révolution de Catulle, s'il y a

vraiment eu révolution, consiste peut-être dans l'art avec lequel il a utilisé ses modèles grecs, ou hellénisants, pour exprimer la sensibilité d'un latin.

De toute façon, l'ouvrage de M. Quinn prête à réfléchir et à approfondir. Il est bien mené, plein d'intérêts et d'intelligence. Nous avons trop rarement l'occasion de lire des synthèses de ce genre, issues de longues réflexions, et que seule permet l'alliance du goût et du savoir. Le livre de M. Quinn ne vise pas à remplacer le *Catullo* de L. Ferrero ; mais il apporte, à sa manière, une contribution importante. Catulle aurait aimé ce *lepidus libellus*.

H. Bardon.

Charles Parain, *Jules César* (Coll. « Portraits de l'histoire », n° 23) : Club français du Livre, 1959, 267 pages, 6 illustrations, 1 carte, 1.000 fr.

Pour le Club français du Livre, la collection dont fait partie le *César*, de M. Charles Parain, est une grande entreprise : voici ce qu'en dit la revue du club, *Liens*, novembre 1959, p. 11 : « Peu à peu, des « Portraits « de l'Histoire » consacrés aux hommes, aux peuples et aux institutions de l'Italie antique, se dégage une Histoire romaine monumentale d'une extraordinaire unité de conception : c'est que l'équipe d'érudits qui en est chargée a les mêmes préoccupations, traite les sujets en profondeur, donne la priorité aux causes économiques et sociales, s'attaque à tisser une trame sans accroc... » Et à propos du *César* lui-même (p. 10) : « Voici que l'abondante littérature qui dès l'Antiquité s'est attaquée au conquérant des Gaules..., voici que les plus récentes trouvailles de l'érudition se trouvent utilisées avec un sévère esprit critique dans ce *Jules César*... » Nous sommes favorablement prévenus. Cependant, l'orientation bibliographique, donnée dans le livre p. 255 sqq., procède d'un esprit tout contraire. L'auteur, renonçant à faire l'examen « même sommaire » d'une multitude d'ouvrages et « d'articles dispersés dans de très nombreuses revues », veut bien admettre que ces travaux ne soient pas entièrement inutiles, mais il veut surtout éviter au lecteur d'aller se perdre dans les dédales de l'érudition. Il s'agit donc d'un ouvrage d'aimable vulgarisation, clair et bien écrit, assez vivant, mais qui fuira comme un écueil les problèmes.

On se le demandera pourtant : même dans la vulgarisation qui est un genre si utile, ne doit-on pas faire une mise à jour, afin d'apporter aux lecteurs peu informés du sujet quelque idée de l'état présent de la connaissance? Résumer C. Jullian et J. Carcopino, c'est très bien,

mais ne convient-il pas d'utiliser quelques articles? Peut-on écrire impassiblement que la bataille de l'Aisne s'est livrée sur la colline de Mauchamp où le camp exhumé sous Napoléon III paraît si petit pour toute l'armée romaine? que la bataille du *Sabis* fut livrée au bord de la Sambre, non loin de Maubeuge? Peut-on parler de l'expédition dans le Valais, de la guerre d'Armorique, de la dernière guerre contre les Bellovaques sans écrire quelque part les noms de Van Berchem, de Merlat, de Matherat? Les trouvailles de ce dernier sont pourtant utilisées, p. 48, mais aucune précision topographique n'est donnée dans le bref résumé de la campagne, p. 155. Et, si l'on veut parler d'économie, n'y a-t-il rien de plus à prendre dans *Les promenades aux pays de la Dame de Vix*, de J. Carcopino? Il me semble qu'une dizaine d'articles ou de petits livres, sans égarer personne dans un dédale, eussent rajeuni ce *César*, et qu'il paraîtrait moins timide, moins soucieux de s'appuyer sur les grands ancêtres et sur les valeurs du XIX^e^ siècle.

Le livre finit assez abruptement sur la mort de César, et cette composition n'est pas sans beauté : après si grande mort, il n'y a plus rien à dire. Les conclusions sont, pour ainsi dire, à chercher dans les premiers chapitres : « un patricien dévoré d'ambition », « la Rome qu'il fallait conquérir ». C'est là sans doute l'explication économique et sociale : un homme, un état de la société ; de ces prémisses doit découler, comme par déduction, la biographie qui suit. Mais ces *à priori* sociaux et individuels expliquent-ils les actions d'un homme qui paraît avoir une action plus forte que d'autres, expliquent-ils la guerre avec les Belges, en 57? ou même « les fruits de l'arbre », c'est-à-dire l'essai de réformes politiques et économiques de la dictature? Je suis de ces malheureux perdus dans le dédale de l'érudition et qui demandent : « Était-ce là César »? « Quelle formule tirer de ce livre? » César avait toutes sortes de qualités d'énergie, de volonté, d'intelligence, mais en cela il était pareil à d'autres (p. 22). Ce qui aurait fait l'originalité de César, c'était la pensée rationaliste combinée avec le goût de la technique. N'y aurait-il pas beaucoup mieux à dire? Sur l'épicurisme de César, d'abord, en exploitant mieux Salluste, qui a refait un discours de son ancien chef (cf. p. 72), sur les contradictions de ce rationaliste qui était grand pontife, qui utilisait la religion, qui ne montait plus dans un char sans réciter une formule magique (Pline, *H. N.* XXXVIII, 4)? Quant à la technique, il est bien vrai que César en usa, mais l'opposition avec Archimède, penseur inutile (p. 47-48), me paraît sommaire, et n'y a-t-il pas toute une perspective dans laquelle César ne fait pas l'effet d'un inventeur? Dans son *Bellum Gallicum*, il a voulu montrer que par la *scientia rei militaris* il n'était pas inférieur aux autres généraux,

et ses succès techniques, après tout, éblouissaient d'abord des barbares qui n'avaient rien vu. J'ai moi-même insisté sur l'aspect industriel du génie de César. Mais ce génie d'organisation précède de bien loin le machinisme. Est-il juste d'écrire (p. 47) : « la variété et l'abondance du matériel facilita grandement la rapidité des déplacements, permit une promptitude et une audace surprenantes dans les opérations de siège ou dans le franchissement des grands obstacles naturels »? Mais quel est ce matériel qui permet de se déplacer rapidement? Ne sommes-nous pas en présence d'un nouveau mythe, comme si l'action de l'homme sur la matière était un mystère? Ne serait-il pas plus rationnel de compter les bras de l'armée romaine? de calculer que la construction de cinquante-cinq bateaux dans l'hiver de 57-56, où s'employaient deux ou trois légions, représentait la construction d'un bateau en bois pour deux cents hommes en moyenne, et au minimum? Le vrai est qu'il est difficile de cerner les contours du génie, mais n'eût-il pas été beau d'essayer d'évoquer, pour le Club français du Livre, César écrivain autrement que par quelques brèves formules, et d'essayer de suivre à la fois les actions militaires et les démarches de la pensée? Pareillement, sur le plan politique, je me demande si le schéma emprunté à la *Contribution à la critique de la philosophie du droit*, de Hegel, s'applique à l'action de César? Peut-on transférer un schéma de la lutte des classes au conflit d'un individu contre une faction? La dialectique paraît ainsi justifier le césarisme. Or, de ce point de vue, très particulier, César apparaît plutôt comme un membre de la classe dirigeante déchue qui se révolte contre sa classe et en incarne les contradictions. Ne faudrait-il pas reprendre le schéma classique de l'opposition entre la cité et l'empire qu'elle a conquis, contradiction qui entraîne le renversement de la république et la création d'un régime impérial? Dans cette perspective, l'emploi d'esclaves et d'affranchis à des postes de fonctionnaires apparaît moins comme une mesure révolutionnaire (p. 224) que comme une esquisse du régime impérial julio-claudien. Que l'auteur me pardonne ces arguties ! Elles prouvent l'intérêt que j'ai trouvé dans sa manière de présenter César.

Je crains toutefois qu'expliquer César « en profondeur » ne soit plus difficile que les dirigeants de la Collection ne l'imaginent. Je m'avoue un peu déçu par un livre agréable et assez coquettement présenté, mais sans surprise pour un latiniste. Déçu même par l'iconographie. L'auteur n'y est pour rien, mais le Club, et ce n'est pas la première fois que je le remarque, devrait faire un effort. Dans la Collection, l'image n'est pas assez moderne ; il faudrait un autre style photographique ; les livres scolaires en ont maintenant un meilleur, tandis qu'ici les tirages ne sont pas assez contrastés. Ces portraits de l'histoire

sont pâles. Il faudrait d'autres cartes, et qui fussent le film de la stratégie de César. Ses portraits à lui ne sont pas très heureusement choisis : le buste du musée du Vatican (p. 1) est une réplique du type de Pise, d'époque augustéenne ; celui de la page 101, s'il dérive d'un archétype de 44-43, appartient à l'époque de Trajan (de Schefold n'y a-t-il pas avantage à citer *Die berühmten Griechen und Römer*?) ; le livre eût gagné à contenir une reproduction du merveilleux portrait trouvé au forum de Tusculum (Castello d'Aglié). Il me semble que, si je cherchais une explication matérialiste du génie de César, j'observerais longtemps cette image, cette physionomie complexe, ce crâne vaste et dissymétrique, et je me demanderais si les grandeurs et les faiblesses du personnage ne peuvent pas s'expliquer par les capacités et les déséquilibres de ce cerveau.

Michel RAMBAUD.

Harald FUCHS, *Ciceros Hingabe an die Philosophie* (extrait du *Museum Helveticum*, XVI, 1959, p. 1 et suiv.) : 28 pages.

Cette conférence, tenue devant le Schweizer. Altphilologenverband pour le deuxième millénaire de la mort de Cicéron, est un bel hommage à Cicéron philosophe. Elle nous montre la profondeur de sa passion pour la philosophie en passant en revue certains textes connus, et d'autres qui le sont moins. Ainsi les passages du *Songe de Scipion* et des *Tusculanes* (livre I) sur l'immortalité des hommes de bien sont annoncés par de larges développements du *Pro Rabirio*, p. 27 et suiv., et du *Pro Sestio*, § 4 et suiv., p. 143 et suiv. Pour ce dernier discours on ne peut pas mieux méconnaître son inspiration que l'ont fait, je le signalerai en passant, ceux qui ont contesté mon interprétation du *cum dignitate otium*. Une seconde partie met en relief certaines déclarations de Cicéron sur l'importance de la philosophie. L'idée (p. 6-7) plusieurs fois exposée par Cicéron, que les dieux n'ont pas fait aux hommes de plus beau présent est, je l'ai montré quelque part, un souvenir littéral du *Timée*, p. 47 *b*. La préface du *De inuentione* est bien mise en valeur (comme elle l'a été par M. Ét. Gilson, *Éloquence et sagesse chez Cicéron*, *Phoenix*, VII, 1953, p. 1-19). La dernière partie montre que la culture de Cicéron fait une large place à la propédeutique (j'emploie le terme qui sera celui de Philon d'Alexandrie) des arts libéraux et surtout à la dialectique. M. Fuchs a raison de souligner l'influence que celle-ci a sur les discours ; il en donne un exemple tiré de la description des complices de Catilina dans la *Seconde Catilinaire*. J'en ai noté un exemple encore plus net (à cause des termes techniques employés) dans celle des optimates du *Pro Sestio*.

Pierre BOYANCÉ.

Michel Ruch, *Le « prooemium » philosophique chez Cicéron. Signification et portée pour la genèse et l'esthétique du dialogue* (Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, fasc. 136) : 1958, in-8°, 459 pages.

Les préfaces que Cicéron a mises à ses traités — rhétoriques, politiques, philosophiques — sont assurément d'un grand intérêt. Là nous sommes sûrs de n'entendre que sa seule voix, alors que pour le corps des ouvrages il s'inspire de ses sources grecques dans une mesure que la critique a eu sans doute tendance à exagérer, mais qui en tout état de cause est certaine. Plus que nulle part ailleurs, dans le premier contact avec le lecteur, il cherche à le disposer favorablement en recourant à toutes les ressources de son art. Plus que nulle part ailleurs aussi il se montre lui-même avec ses préoccupations politiques, morales, intellectuelles, et nous avons par elles la possibilité de suivre le développement de sa personnalité d'écrivain et de penseur. Dans ce que nous avons conservé de la littérature antique, il y a là quelque chose qui nous apparaît comme nouveau, et il valait donc la peine d'instituer à ce sujet une enquête approfondie, ainsi que l'a entrepris M. Ruch.

En fait, cependant, son travail déborde ce cadre déjà suffisamment vaste. Il s'élargit souvent en une étude du dialogue cicéronien, de ses précédents, de sa chronologie, de sa mise en scène historique. Cela tient en partie à la définition que M. Ruch nous a proposée du *prooemium* ; selon lui, il « commence par la dédicace et se termine au moment où les personnages prennent place » (p. 9). Une telle définition postule que la préface fait corps avec l'ouvrage, puisqu'elle nous mène jusqu'au moment ou s'engage la conversation et nous en présente déjà les interlocuteurs. Il n'est pas sûr que cette définition ne soit pas contestée, ainsi que la conclusion qui s'ensuit. On sait que Cicéron parle quelque part d'un *volumen prooemiorum* qu'il avait à sa disposition et qui était si bien composé par avance, indépendamment des ouvrages auxquels il l'a joint, qu'il lui est arrivé un jour pour l'un d'eux d'oublier qu'il l'avait déjà employé ! M. Ruch n'a pas abordé de front ce problème (cf. cependant p. 330). Mais il pourrait répondre qu'en étudiant chaque préface il montre suffisamment que presque partout elle est adaptée soigneusement à l'ouvrage auquel elle introduit et que ceci limite la portée des services discutables rendus par le fameux *volumen*. On regrettera tout de même qu'il n'ait pas délimité son sujet avec plus de netteté. Le dernier chapitre (*Perspectives génériques* [on eût mieux aimé : générales !] *sur le « prooemium » cicéronien*) nous ramène pourtant en conclusion au thème initial dans son aspect plus restreint.

L'enquête instituée par M. Ruch a été conduite par lui avec beaucoup d'ampleur et de zèle, et son travail méritoire inspire le respect. Cepen-

dant il est condamné peut-être par les dimensions qu'il lui a données à ne pouvoir en creuser également tous les aspects. La première partie, en particulier, étudie non pas les origines du seul *prooemium*, mais bien celles du « dialogue latin ». Cela engageait M. Ruch à nous parler du dialogue de Platon, de celui d'Aristote, et aussi des successeurs de celui-ci. Le spécialiste de littérature grecque se verra obligé de signaler certaines insuffisances qui en résultent. De façon générale la bibliographie est un peu vieillie. Par exemple, pour Aristote, Bignone et le P. Festugière ne sont même pas nommés. Pour Dicéarque, Héraclide Pontique, l'existence de l'édition Wehrli des textes péripatéticiens est ignorée. Je signalerai en passant que, pour le second et son célèbre dialogue de l'*Abaris*, je reste fidèle à l'hypothèse que j'ai émise en 1934 (*Revue des Études anciennes*, XXXVI, p. 321 et suiv.) et qui nous restitue une analyse de ce dialogue chez Jamblique, donnée qui aurait pu être de quelque intérêt pour la recherche de M. Ruch. Sur la théorie hellénistique de l'histoire nous ne sommes pas aussi démunis que semble le dire M. Ruch, p. 24, si nous en croyons la dissertation souvent citée de Scheller, *De hellenistica historiae conscribendae arte* (Leipzig, 1910). L'affirmation de la page 55 sur le genre de « philosophie populaire » qu'aurait pratiquée Posidonius ne serait souscrite par aucun des exégètes récents de celui-ci, quelques divergences qui existent entre eux d'autre part. Pour la littérature latine elle-même, on eût aimé voir utiliser sur Lucilius les travaux de Terzaghi et de M. Puelma Piwonka. Ceci dit, M. Ruch s'est efforcé de retracer aussi bien les influences grecques que les influences latines qui se sont exercées sur Cicéron.

Pour le *prooemium* proprement dit, il semble bien que les origines ont à en être cherchées surtout du côté des péripatéticiens, d'Aristote d'abord, de ses élèves ensuite, comme ce Théophraste dont page 96 M. Ruch eût pu souligner la profonde admiration que Cicéron portait à son talent littéraire. Cela résulte des analyses de ce livre, si cela n'est pas dit toujours avec assez de netteté. C'est que les péripatéticiens sont les plus rhéteurs des philosophes, les plus soucieux de plaire et de persuader, autant que de convaincre. Ce sont également les plus historiens. M. Ruch a bien montré la convergence dans le *prooemium* d'une triple fonction : logique, oratoire, dramatique (p. 94). Il reste probable (et cela aussi ressort du travail de M. Ruch) que l'apport personnel de Cicéron est considérable. Son cas est analogue à celui d'un contemporain qui a donné aussi des *prooemia* fort originaux — encore que fort différents de ceux de Cicéron — : Lucrèce, dont on s'étonne que M. Ruch nous dise si peu (de même qu'il ne dit presque rien d'un autre contemporain, Varron, et des préfaces du *De re rustica*, il est vrai, postérieur à la mort de Cicéron).

Dans la liste des traités passés alors en revue sous divers aspects, on est un peu surpris de voir écarter au début le *De inuentione* et à la fin le *De officiis*, malgré la très grande importance de leurs préfaces. Est-ce parce qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre des dialogues? Mais le *De fato* ne l'est pas davantage. Et, de toute façon, ils sont, pour cette partie, trop apparentés aux autres traités pour être ainsi négligés.

Ce que M. Ruch dit de la chronologie dans la seconde partie de son travail est particulièrement bien étudié et sera très utile. Je signalerai le cas du *De legibus* et celui du *De finibus* et des *Académiques*. Pour le premier, M. Ruch estime avec M. Robinson qu'il n'est pas de 52 ou 51, se plaçant ainsi aussitôt après le *De republica*, mais beaucoup plus tardif, postérieur notamment au *Brutus*. La discussion, conduite avec beaucoup de patience et d'honnêteté (écartant même en faveur de sa thèse tel argument jugé insuffisant), ne m'a cependant pas convaincu, et je reste d'autant plus fidèle à la date traditionnelle que M. Lepore en a renforcé la vraisemblance par de nouveaux et solides arguments dans son livre récent sur le *Princeps*. Pour les *Académiques* et le *De finibus*, M. Ruch est arrivé à des conclusions très détaillées, qui montrent à quel point leur composition s'enchevêtre dans la vie de Cicéron (cf. p. 152-168). A propos de ces traités, M. Ruch est amené à discuter à fond le sens des mots *syntaxis* et *syntagma* (p. 154-156). Leur composition me paraît se rapprocher curieusement de celle que j'ai eu à étudier autrefois, à propos de l'*Art poétique*, de *poièsis* et de *poièma*. Le premier des mots désigne chaque fois l'ensemble et la faculté d'ordonnance, le second les parties concrètes.

La troisième partie, *La composition des « prooemia »*, est consacrée à l'analyse littéraire particulière de chaque préface (le titre ici encore ne renseigne pas très exactement sur le contenu des chapitres.) On y trouve un grand nombre de bonnes remarques sur les destinataires (par exemple, on montre bien que Quintus doit être celui du *De republica*), sur l'intérêt des éléments d'histoire utilisés, sur l'atmosphère d'ensemble. Page 224, au sujet de l'activité des Sept sages, qui ont uni la philosophie et l'action, on mentionne certaines réflexions de M. Jaeger et de M. Egermann sur Aristote et Dicéarque. Mais il eût fallu souligner le rapport avec ce que Cicéron dit lui-même dans le *De oratore* des penseurs présocratiques, du rôle joué par Socrate, d'une manière qui annonce curieusement la critique de Nietzsche sur le divorce fâcheusement provoqué par le second entre la pensée et l'action. Page 278, à propos du préambule du livre V du *De finibus*, M. Ruch, qui en reconnaît la beauté, qualifie de lieu commun la réflexion de Pison (5, 2) sur la puissance évocatrice de certains lieux. Pour nous, oui, c'est un lieu commun. Mais connaît-on beaucoup de textes antérieurs à Cicéron où

cette idée apparaisse? Dans la littérature antique il est peut-être le premier à avoir pratiqué le pèlerinage littéraire, la visite des endroits qui conservent le souvenir des grands hommes et spécialement des grands philosophes et des grands écrivains. Il est le premier de cette longue lignée où l'on verra Chateaubriand, Ernest Renan, Maurice Barrès et combien d'autres ! L'humanisme des latins s'adresse à l'homme concret, celui qui a vécu en tel lieu, en tel temps.

Dans cette 3e partie, il arrive qu'on doive signaler telle insuffisance de documentation : par exemple, page 295, ce qui est dit de la doxographie du *De diuinatione* : « Des recueils semblables de thèses philosophiques se trouvaient chez Aristote », est tout à fait vague et montre que les recherches fondamentales de Diels sont ignorées.

La quatrième partie, *Signification et portée des « prooemia »*, dégage les traits communs. Elle met en relief l'élément épistolaire, la présentation dramatique, la préoccupation de vraisemblance historique. M. Ruch revient d'abord sur la conception aristotélicienne du *prooemium* ; il en avait été déjà un peu question dans la première partie à propos du dialogue. Cicéron lui-même (*Att.*, 4, 16, 14) se recommande pour cette pratique des écrits « exotériques » d'Aristote. Mais, en fait, il en transforme la conception par le lien très étroit qu'il a établi avec le traité qui suit. Telle formule n'est pas exempte d'obscurité : « l'analyse révèle... que le plus souvent les préfaces des dialogues ont été rédigées après coup, mais elles ont sans doute été conçues avant, puisqu'elles contiennent en germe tout l'agencement du dialogue » (p. 330). De quelle conception s'agit-il là? Comment peut-elle aller si loin dans le détail sans une rédaction pour la soutenir?

Au total, M. Ruch a bien mis en lumière « la complexité du *prooemium* cicéronien issu de traditions littéraires multiples et variées, situé au carrefour d'influences nombreuses... » (p. 340). Sa cinquième partie, *Évolution et perspectives* (de contenu quelque peu disparate), renferme en fait, surtout dans le chapitre III, les conclusions. On y trouve de fort bonnes pages, en particulier, sur « le préambule, élément d'autobiographie et témoignage d'une conscience ». J'aurais aimé que le *prooemium* fût rapproché de tous les faits, qui, dans la littérature latine, témoignent du souci de la personnalité individuelle. C'est peut-être là que, par rapport à la littérature grecque, réside le plus profond de son originalité.

Il y a les genres que Rome a créés, comme la satire ou l'élégie subjective. Il y a ceux qu'elle a développés, comme les lettres et, ici, nous rencontrons Cicéron lui-même, M. Ruch n'a pas manqué de le rappeler. Il y a ce qu'elle a introduit dans les genres grecs empruntés, ce que Virgile verse dans le cadre de la bucolique ou Lucain dans celui de l'épopée.

C'est la considération de cette tendance de l'esprit romain (elle se retrouve, dans l'art, avec le portrait et le bas-relief historique) qui donne à la thèse de M. Ruch tout son arrière-fond et sa portée. En le disant lui-même, l'auteur aurait renforcé encore l'intérêt d'un travail au demeurant très substantiel, malgré une présentation un peu touffue et une forme inégale.

Pierre BOYANCÉ.

Cicero on the art of growing old, a translation and subjective evaluation of the Essay entitled Cato the elder on old age, by N. Newell COUCH : Brown Univ. Press, Providence, Rhode Island, 1959, 1 vol., in-8°, p. xv-112.

L'auteur de cet essai, subjectif à tous égards, n'a pas voulu faire œuvre scientifique. Point de texte latin ; seulement une traduction, divisée en sections, chacune suivie d'un commentaire. Dans ces commentaires, les expériences personnelles et l'histoire moderne interviennent plus que les données de l'antiquité : ce sont des causeries, qui ne manquent pas de charme, et dont je souhaite qu'elles intéressent d'éventuels lecteurs. Je me demande seulement si ce genre d'édition, malgré ses mérites, répond à un besoin réel.

H. BARDON.

N. I. BARBU, *Aspecte din viata romana în scrisorile lui Cicero* (Biblioteca Clasica, I) : Bucarest, Editura Academiei Republicii Populare Romine, 1959, 197 pages.

Il y a des années que la Roumanie, pays latin, nous avait déshabitués de recevoir des publications roumaines consacrées aux études latines. C'est donc avec une agréable surprise que nous prenons connaissance de cette nouvelle Collection, qui, sous le nom de « Biblioteca clasica », débute par un sympathique *Cicéron* dû à M. N. I. Barbu, de l'Université de Bucarest.

Ce n'est pas à proprement parler une monographie, mais, comme son titre l'indique, une esquisse de la vie romaine à l'époque de Cicéron, telle qu'elle se dégage de ses lettres. Divisé en cinq parties, destinées respectivement à la vie politique, économique, familiale, sociale et culturelle, ce volume rédigé en roumain est réservé à l'usage d'un public roumain. La bibliographie sommaire qui s'y trouve montre que l'auteur a pris soin de s'informer et qu'il est au courant des grands ouvrages classiques (mais que représente un travail de Karl Marx sur la production capitaliste en tête d'une liste d'ouvrages sur la « vie romaine »?).

En faisant la part du feu, je veux dire des circonstances où ils sont

réduits à travailler, on ne peut que savoir gré aux latinistes roumains de continuer à s'intéresser à nos études.

J. MAROUZEAU.

J. PERRET, *Virgile* (Écrivains de toujours) : Paris, Éditions du Seuil, 1959, 189 pages.

Ce beau petit livre n'appelle pas la critique. Il est volontairement dénué d'appareil scientifique, ne comporte qu'une bibliographie très sommaire et très particularisée ; il laisse de côté la plupart des controverses des virgilianisants ; il ne s'adresse pas à un public de spécialistes : il est, si j'ose dire, une méditation sur le cas d'un poète, avec sollicitation faite au lecteur de réagir à la lecture d'un écrivain « qui n'est pas toujours facile à comprendre » (p. 43). J'ajouterai, du reste, que plusieurs des thèmes proposés ici à l'attention ont déjà été présentés par l'auteur dans une monographie précédente (Paris, Boivin, 1952), dont Mlle A. Guillemin a donné le compte-rendu dans cette *Revue* même (t. XXX, p. 415).

Je n'entreprendrai donc pas la discussion de l'ouvrage. Le bien que j'en pense, c'est le bien que je pense de son auteur. Tout au plus me permettrai-je quelques réactions auxquelles il s'attend très certainement. D'abord il sait bien qu'à aucun titre je ne saurais me rendre à la prise en considération de la théorie de M. P. Maury sur l'interprétation numérique de la composition des *Bucoliques*. Je ne reviens donc pas sur ce que j'en ai dit dans cette *Revue* (t. XXIII, p. 32 et 74, et t. XXIV, p. 77).

Autre question, menue à vrai dire, mais à laquelle est consacré un chapitre entier, pour répondre sans doute à une théorie de H. Altevogt dans un opuscule recensé par M. Perret lui-même (cf. cette *Revue*, t. XXX, p. 410) : comment faut-il comprendre le fameux « labor improbus » de Virgile (*Géorg.*, I, 145-146)? « Peut-être ce labor n'est-il pas tant le labeur de l'homme que les épreuves à lui imposées par le dieu », dit M. Perret, avec une conviction un peu vacillante et que met, du reste, en doute la traduction adoptée page 84 : « la victoire est restée au travail, à la peine » ; traduction qui, d'une part, conserve à « labor » son sens traditionnel et, d'autre part, ne traduit pas littéralement « improbus », lequel me paraît avoir assez naturellement le sens du français « acharné, sans rémission, impitoyable ».

M. Perret s'est attaqué bravement à l'épreuve de traduire Virgile. Et son courage est allé jusqu'à adopter — et à justifier tout au long d'un chapitre — le mode de traduction qui consiste à rendre vers par vers — disons mieux : vers par ligne, car le texte français ne garde du vers que

le compte (approximatif) des syllabes, abandonnant et la rime et (le plus souvent) le rythme. Hélas, sur ce point aussi, j'ai délibérément pris une position (cf. par exemple ma *Traduction du latin*, p. 72) qui m'interdit de rouvrir le débat, et ce ne sont pas les tristes tentatives de prosateurs comme M. Marcel Pagnol ou même de poètes comme Paul Valéry qui peuvent m'amener à changer d'avis : traduire des vers étrangers (surtout latins !) en vers français me paraît une tentative courageuse, mais désespérée, qui condamne à trahir et la poésie et le style — sans parler du sens ! Car, pour ne prendre qu'un exemple, n'est-ce pas la nécessité du blocage dans des lignes mesurées qui, dans le fameux passage *Buc.*, I, 370 et suiv., incite notre traducteur à appeler « sage » celui qui tout simplement n'est pas pris au dépourvu (*imprudens*), à risquer : les « grands cris » de l'hirondelle (*arguta*), les « vieux débats » (*querelam*) des grenouilles, à mettre en regard de *bibit ingens arcus* la formule ambiguë : « au ciel, l'arc immense se mêle »?

La présentation du livre, dont l'auteur, si je comprends bien la note médiane de la page 189, n'est sans doute pas seul comptable, ne manquera pas de séduire maints lecteurs : imagerie puisée aux sources les plus diverses, depuis la noblesse des sculptures antiques, en passant par les naïvetés médiévales, jusqu'au modernisme d'un Villon ou d'un Segonzac, sans parler de curiosités photographiques ; peut-on dire que cette bigarrure réponde exactement à l'image qu'on se fait du poète? Il faut peut-être en faire un peu abstraction pour goûter, comme elle le mérite, l'atmosphère virgilienne si savamment et si sympathiquement reconstituée par l'auteur dans cette jolie monographie.

J. Marouzeau.

J. Perret, *Horace* (Coll. « Connaissance des lettres ») : Paris, Hatier, 1959, 254 pages.

Après le petit Horace de M. Grimal, voici un petit Horace de M. Perret : la Sorbonne se met à la vulgarisation (au meilleur sens du mot !) ; au profit de qui? Mettons : du public cultivé, car c'est, me semble-t-il, l'orientation prise par cette « Connaissance des lettres », qui ne fait suite que sur le papier au « Livre de l'étudiant » conçu jadis par Paul Hazard. L'essentiel, c'est qu'un ouvrage de collection serve à autre chose qu'à meubler ladite collection, et c'est un mérite qu'on n'hésitera pas à attribuer à ce nouveau volume.

Ce qu'il représente, c'est une approche pas à pas de l'auteur considéré : travail méticuleux, approfondi, ingénieux, perspicace, qui ne néglige aucun document, aucun texte, aucune donnée historique, aucune considération psychologique, métaphysique, littéraire. M. Perret

accomplit avec son héros le voyage de la vie, passant par ses épreuves, ses pensées, ses sentiments et son subconscient même. Avec notre agrément total? On ne saurait l'espérer ; par exemple, le comportement d'Horace au moment de l'affaire de Brutus demeure, à nos yeux, marqué d'incertitude (ne l'était-il pas aux yeux d'Horace lui-même?), et ce n'est pas l'éclairer beaucoup que de donner (p. 24-25) à : « Dans la guerre comme dans la paix j'ai mérité l'estime des premiers de la cité » le sens de « J'ai mérité l'estime de ceux qui étaient dans la guerre et dans la paix les premiers de la cité » ; y a-t-il là autre chose que l'expression d'un lieu commun (cf. Térence, prologue des *Adelphes*, v. 18-21)? Même doute sur l'interprétation du « relicta non bene parmula » (p. 30) : l'explication qui se satisfait du déplacement éventuel d'une virgule me paraît fragile. Le souci d'éclairer l'attitude d'Horace vis-à-vis de ses prédécesseurs (p. 58-59), à propos de la formule « nil praeter Caluum et doctus cantare Catullum », permet-il d'entendre *cantare* au sens de « chansonner, moquer », qui ne s'accorde guère avec la formule « nil praeter... doctus ». Dois-je dire que les efforts de l'auteur (p. 133 et suiv.) pour expliquer la désinvolture d'Horace vis-à-vis de Mécène dans l'*Épître* I, 7, n'aboutissent pas à rendre « limpide » pour nous cette lettre (le « je le souhaite », p. 134, pour traduire *laetus*, me paraît hasardé). Le problème de la « religiosité » d'Horace (p. 125 et suiv.) ne me semble pas résolu : d'abord est-il possible d'interpréter le coup de tonnerre de l'*Ode* I, 34, comme symbolisant la victoire d'Actium? Ensuite, est-il permis, à ce propos, d'énoncer l'aphorisme : « ce sont les esprits irréligieux, non pas les esprits religieux, qui achoppent dans les superstitions »? Affirmation propre à heurter bien des consciences (dont la mienne !) qui ne savent guère faire de différence essentielle entre religion et superstition. Autre difficulté : quel est le *Vergilius* destinataire précisément de la douzième *Ode* du livre IV? Ici encore, M. Perret, qui ne voudrait rien laisser inexpliqué, s'attache à résoudre des difficultés majeures ; il y faut beaucoup de raisonnements, de conciliations (p. 179-181), trop d'ingéniosité peut-être pour emporter la conviction. Beaucoup d'ingéniosité encore (p. 186 et suiv.), mais plus convaincante à mon sens, pour résoudre les problèmes que pose l'*Épître aux Pisons*, en particulier relativement à l'attitude d'Horace vis-à-vis du théâtre ; solution : l'*Épître* est « une lettre sur l'art dramatique éclairé à la lumière des principes de l'esthétique générale », et c'est cette interprétation que développe un long commentaire, savant et nuancé, éloquent et subtil. Mentionnerai-je enfin les efforts déployés pour résoudre les énigmes que pose le livre IV des *Odes*? Désordre, disparates, imprévu... Je verrais là volontiers, pour ma part, un complément fait de repentirs, d'inspirations du jour ou de

l'heure, oserai-je dire de fonds de tiroir... Mais M. Perret ne se contente pas — il faut l'en louer — de suivre pas à pas son personnage ; il tient à le comprendre et à l'expliquer totalement, à le faire revivre à nos yeux dans son ampleur et sa complexité de grand homme.

Pour finir, M. Perret élève le ton, et, après un savoureux historique de la survie d'Horace, se pose la question essentielle : « Il nous faut aujourd'hui quelque application pour nous plaire à Horace » (p. 232), et : « Nous ne nous dissimulons pas qu'Horace ne sera jamais un poète pour jeunes gens » (p. 233). Pourquoi? Ici, une explication philosophique qui fera sans doute sursauter certains : « Le jeune homme est naturellement fait pour vivre dans l'immense, en Dieu » ; l'âge mûr « est le moment de notre poète. Au chrétien tout particulièrement, Montaigne et Horace ne sont pas moins nécessaires que Pascal et Virgile ». Jugement qu'on trouvera ou trop généralisant ou trop particularisant, qui ouvre en tout cas à la discussion une voie pavée de nouveaux problèmes, dont le plus imprévu, celui de la foi chrétienne.

Pour revenir à la réalité et au documentaire, je noterai que l'ouvrage se termine par une remarquable bibliographie de près de vingt pages compactes, ordonnée, systématisée, commentée, qui rendra les plus grands services aussi bien aux chercheurs qualifiés qu'aux lecteurs curieux.

— Faut-il ajouter (j'y ai quelque répugnance) que M. Perret, une fois de plus, a fait un sort aux théories numériques de M. P. Maury? Le livre III des *Odes* présente des « correspondances embrassées » : odes éthiques (2 et 6), odes mythiques (3 et 5), ode mystique (4) ! Mais ceci n'est rien : dans l'*Ode* 4 de ce livre III, César-Auguste est au cœur du poème (v. 37-44), entre le poète chéri des Muses (v. 1-36) et les dieux tout-puissants (v. 45-80). Architecture plus savante encore : « ce poème est étayé, comme de deux masses égales, par les deux qui le précèdent et les deux qui le suivent (104 vers de part et d'autre) ; alors, pourquoi ne pas relever que dans le même livre l'Ode 12 est entre deux Odes de 16 vers chacune, de même l'Ode 16, de même l'Ode 29? En revanche, il est noté avec satisfaction que « aux 336 vers des Odes 1-6 font suite les 336 vers des Odes 7-19 et les 336 vers des Odes 20-30 » ; mais comment se fait-il que pour 7-19 je ne trouve, moi, que 332 vers? Et alors?

J. Marouzeau.

Ferdinando Durand, *La poesia di Orazio* : Torino, Loescher, 1957, 177 pages.

L'auteur s'est proposé de nous faire connaître son jugement sur celles des œuvres d'Horace qu'on tient communément pour les meilleures.

Il s'inspire d'une esthétique apparemment dérivée de celle de B. Croce et dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est peu appropriée à l'intelligence des qualités d'Horace. Le livre ne nous laisse rien ignorer du goût de M. Durand ; en ce qui touche au poète de Venouse, il ne nous enrichit guère.

Jacques PERRET.

E. WISTRAND, *Horace's ninth Epode and its historical background* (Studia graeca et latina Gothoburgensia, VIII = Göteborgs Universitets Årsskrift, LXIV, 1958, 9) : Göteborg, 1958, 61 pages.

La partie la plus solide et la plus neuve de cette excellente monographie consiste en une discussion (p. 5-16) des textes d'où l'on déduit communément que Mécène n'a pas assisté à la bataille d'Actium ; M. Wistrand établit que cette déduction n'est pas fondée ; on peut donc recevoir le témoignage positif des *Elegiae ad Maecenatem* sur une présence que l'auteur, pour des raisons générales de convenance, tient pour vraisemblable. De même, on croira volontiers — mais c'était déjà la thèse de W. Tarn, *J. R. S.*, XXI, 1931, p. 173-199 — que l'épode a été (ou est censée avoir été) écrite avant l'engagement décisif du 2 septembre ; l'argument principal se tire des vers 17-20 consacrés à des épisodes préliminaires auxquels on dut bien vite, après l'issue de la campagne, cesser de s'intéresser (p. 24-26). Mais M. Wistrand voudrait encore qu'Horace lui-même eût été dans le camp d'Octave et l'épode composée sur place ; c'est ce qui résulterait de l'emploi de *huc* au vers 17 : « Le mot ne perd jamais sa valeur locale ; écrivant en Italie, Horace n'aurait pu l'employer » (p. 25). Ici, je ne suis pas convaincu. Peut-être, en effet, ne doit-on pas donner à *huc* un sens figuré : « vers nous, en se ralliant à notre cause ». Mais Horace, supposé à Rome, ne peut-il pas — de même qu'il se transporte dans l'avenir pour en parler au présent : *petit, fertur* (p. 26-33, 49-51) — se transporter en pensée sur les lieux de la bataille et les décrire eux aussi comme présents à sa vue? Compte tenu du parallélisme des vers 17-18 et 19-20 (cf. vers 27, *terra marique uictus*), je traduirais : « Mais ici, deux mille Gaulois nous ont amené leurs chevaux... et dans le port les vaisseaux ennemis se cachent honteusement. » *Huc* a bien un sens topographique, comme *portu* ; il désigne sur le théâtre des opérations terrestres le lieu où les Gaulois ont rallié l'armée d'Octave. Quant aux vraisemblances générales qui donneraient à penser qu'Horace a dû accompagner Mécène, M. Wistrand valorise à l'extrême (p. 16-19, 35-39) tous les textes où l'on pourrait entendre que le poète vécut longtemps comme le *comes* indéfectiblement assidu de son protecteur. Je ne suis pas sûr que l'ensemble de l'œuvre recommande ces interprétations ; mais elles se lient souvent ici à des exégèses fort sugges-

tives. Dans le cas particulier d'Actium, j'ai peine à croire que, si Horace avait assisté à la bataille, il n'aurait pas trouvé en quelqu'une de ses *Odes* ou de ses *Épîtres* une occasion de s'en souvenir.

Jacques PERRET.

Ronald STORRS, *Ad Pyrrham*, a polyglot collection of translations of Horace's Ode to Pyrrha (Book I, Ode 5) assembled with an introduction : Oxford University Press, 1959, XI et 203 pages.

L'auteur et ses amis ont donné leurs soins à rechercher toutes les traductions en vers, publiées ou inédites, de l'*Ode* I, 5 ; on en a trouvé 451 en vingt-six langues. Le livre en présente 144, les meilleures. Pour chaque pièce, un appendice bibliographique donne une référence, mais les dates de première publication sont à vérifier.

Jacques PERRET.

Atti del Convegno internazionale Ovidiano (Sulmona, 1958) : Roma, Istituto di studi romani, 1959, 2 vol., 289 et 420 pages, ensemble 5.000 lires.

On sait qu'a eu lieu l'an dernier à Sulmone, patrie du poète, un brillant Congrès ovidien international, organisé par l'*Istituto di studi romani* sous la conduite de E. Paratore, et qui a fourni l'occasion de nombreuses communications. Les voici réunies aujourd'hui en deux magnifiques volumes, dont je me plais à présenter ici le sommaire :

Tome I :

E. PARATORE, Orazione inaugurale : p. 11.
G. B. PIGHI, La poesia delle *Metamorfosi* : p. 29.
D. MARIN, Intorno alle cause dell' esilio di Ovidio : p. 29.
G. BALIGAN, L'esilio di Ovidio : p. 49.
N. I. HERESCU, Ovide, le Gétique (*Pont.* IV, 13, 18) : p. 55.
C. QUESTA, I *Tristia* in un nuovo codice dell' XI-XII secolo : p. 81.
R. CRAHAY, La vision poétique d'Ovide et l'esthétique baroque : p. 91.
L. DONATI, Edizioni quattrocentesche non pervenuteci delle *Metamorfosi* : p. 111.
R. GIOMINI, Ricerche sulle due edizioni degli *Amores* : p. 125.
E. THOMAS, Some reminiscences of Ovid in Latin literature : p. 145.
E. PARATORE, L'evoluzione della *sphragis* dalle prime alle ultime opere di Ovidio : p. 173.
J. P. ENK, Disputatio de Ovidii *Epistulis ex Ponto* : p. 205.
K. MARÓT, Ovidio, il poeta di tutti : p. 219.
V. BUESCU, Trois aspects « roumains » d'Ovide : p. 235.

Y. Bouynot, Misère et grandeur de l'exil : p. 249.
A. Campana, Le statue quattrocentesche di Ovidio e il capitanato sulmonese di Polidoro Tiberti : p. 269.

Tome II :

J. A. Richmond, On imitation in Ovid's *Ibis* and in the *Halieutica* ascribed to him : p. 9.
F. W. Lenz, Io e il paese di Sulmona (*Amor.* II, 16) : p. 59.
H. Bardon, Sur l'influence d'Ovide en France au XVII^e^ siècle : p. 69.
F. Peeters, Temps fort et accent de prose aux 5^e^ et 6^e^ pieds de l'hexamètre dactylique dans les *Fastes* d'Ovide : p. 85.
B. Bilinski, Elementi esiodei nelle *Metamorfosi* di Ovidio : p. 101.
A. Grisart, La publication des *Métamorphoses* ; une source du récit d'Ovide : p. 125.
V. Ussani jr, Appunti sulla fortuna di Ovidio nel Medioevo : p. 159.
A. Monteverdi, Aneddoti per la storia della fortuna di Ovidio nel Medio Evo : p. 181.
P. Lehmann, Betrachtungen über Ovidius im lateinischen Mittelalter : p. 193.
P. Fabbri, Ovidio e Dante : p. 199.
G. Brugnoli, Ovidio e gli esiliati carolingi : p. 209.
G. d'Anna, La tragedia latina arcaica nelle *Metamorfosi* : p. 217.
Arm. Salvatore, Motivi poetici nelle *Heroides* : p. 235.
Ant. Salvatore, Echi ovidiani nella poesia di Prudenzio : p. 257.
O. Seel, De Ovidii indole, arte, tempore : p. 275.
V. Pœschl, L'arte narrativa di Ovidio nelle *Metamorfosi* : p. 295.
L. Herrmann, De Ovidianae Corinnae vita : p. 307.
L. Illuminati, Ovidii fletus, Ovidii funus, Ovidii fama : p. 311.
A. Gregorian, Discussioni intorno all' esilio di Ovidio : p. 315.
S. Viarre, L'originalité de la magie d'Ovide dans les *Métamorphoses* : p. 327.
W. F. Jackson Knight, De nominum Ovidianorum graecitate : p. 339.
W. Marg, Zur Behandlung des Augustus in den *Tristien* : p. 345.
E. Lozovan, Réalités pontiques et nécessités littéraires chez Ovide : p. 355.
F. Arnaldi, L'episodio di Ifi nelle *Metamorfosi* e l' XI libro di Apuleio : p. 371.
S. d'Elia, Lineamenti dell' evoluzione stilistica e ritmica nelle opere ovidiane : p. 377.
G. Lugli, Commento topografico all' elegia I del III libro dei *Tristia* : p. 397.
A. G. Lee, The originality of Ovid : p. 405.
Conclusione dei lavori : p. 413.

A la mention de ces abondantes contributions apportées au Congrès il convient d'ajouter qu'un Centre bibliographique ovidien a été fondé à Sulmone, grâce auquel sera assurée la continuation de l'œuvre du Comité par l'organisation de Congrès périodiques dans la ville natale du poète. C'est dire le succès et l'efficacité de la manifestation organisée par nos amis italiens.

D'autre part, j'ai signalé dans le volume précédent de la *Revue*, t. XXXVI, p. 314, l'intéressant recueil d'articles dont a pris l'initiative M. N. I. Herescu, Roumain de chez nous, à l'occasion du bimillénaire ovidien.

Ce m'est un devoir de mentionner, aujourd'hui, un autre volume ovidien, venu de la terre d'exil du poète, qui représente un effort, méritoire dans les circonstances actuelles, de quelques latinistes roumains et notamment de M. N. Lascu, professeur à l'Université de Cluj :

Publius Ovidius Naso [illegible]ucarest, Editura Academiei Republicii Populare Romine, 1957, 581 pages.

Praefatio (en latin) : p. 5-6.

G. Calinescu, Ovidiu poetul : p. 7-35.

St. Bezdechi, Ad bis millesimos P. O. Nasonis natales (vers latins) : p. 37-38.

Lidia Winniczuk, Ovid's Elegie und die epistolographische Theorie : p. 39-70.

Traian Lazarescu, Ad Ovidium (vers latins) : p. 71-74.

St. Bezdechi, Ovidiana (réimpression de *Ann. Instit. st. clas. Cluj*, I : p. 33-48 ; cf. l'*Année philologique*, 1933) : p. 75-97.

N. I. Barbu, De Ovidio discipulorum poeta : p. 99-100.

I. M. Marinescu, De ce a fost exilat Ovidiu? (Pourquoi Ovide a-t-il été exilé?) : p. 101-118.

N. Lascu, Pamântul si vechii locuitori ai tarii noastre în opera din exil a lui Ovidiu (La terre et les anciens habitants de notre pays dans l'œuvre d'exil d'Ovide) : p. 119-191.

N. I. Barbu, Insemnari pentru un studiu asupra stilului lui Ovidiu (Notes pour une étude sur le style d'Ovide) : p. 193-210.

Traian Costa, Formele hexametrului la Ovidiu (Les formes de l'hexamètre chez Ovide) : p. 211-332.

N. Lascu, Ovidiu în Rominia, p. 333-547. Ce dernier exposé, particulièrement copieux, sur la « Fortune d'Ovide en Roumanie » est complété par une utile bibliographie roumaine, p. 544-580, comprenant : 1° Traductions, adaptations et imitations, 2° Textes et manuels scolaires, et 3° Études sur la vie et l'œuvre.

J. Marouzeau.

Maria-Luisa PALADINI, *A proposito della tradizione poetica sulla battaglia di Azio* (Coll. Latomus, vol. XXXV) : Bruxelles, 1958, 48 pages, 70 fr. belges.

C'est une idée originale de demander aux poètes des indications sur la bataille d'Actium ; à vrai dire, ils n'en donnent pas beaucoup, mais il était intéressant de les interroger. A défaut d'une topographie, ils ont apporté à Mme Paladini un écho de la propagande officielle d'Octavien. L'attitude de Virgile est plus conforme que celle d'Horace aux impératifs officiels. Non qu'Horace soit un opposant (cf. p. 17) : il est soucieux du prestige du maître. Néanmoins, quand il présente Cléopâtre dans une belle lumière historique (p. 29), je ne suis pas sûr du plaisir que ce portrait pouvait faire à Octavien. Il s'oppose à la version que transmet Plutarque sur les plans de la reine après sa défaite (p. 31) et il se rencontre avec Tite-Live, autre écrivain plein de réserves. En jugeant Cléopâtre avec dureté, Properce me paraît plus proche des consignes officielles (p. 37). L'indépendance relative d'Horace est bien marquée par Mme Paladini. Pour l'interpréter, je n'hésite pas à la mettre en rapport avec les réticences du poète à l'égard de la personnalité d'Auguste : comment croire que la différence de générations entre Horace et Properce soit une explication qui à elle seule suffise?

L'opuscule de Mme Paladini, qui est vivement mené, se lit avec plaisir et profit. Il apporte, sur les réactions différentes de trois poètes en face du même fait historique, des renseignements qui précisent leur attitude envers le pouvoir. C'est là un grand problème, surtout aux époques où les hommes commencent à perdre le sens de la liberté.

H. BARDON.

S. DESIDERI, *La « Institutio Traiani »* (Istituto di Filologia classica) : Genova, 1958, 92 pages, 1.800 lires.

M. S. Desideri nous montre par l'exemple comment remonter de textes tardifs à des œuvres disparues et nettement antérieures. Peut-être suis-je victime d'une manie toute personnelle, mais il me semble que de telles études nous renseignent sur la littérature latine « inconnue ». Je dois reconnaître que M. Desideri ne nous rapporte rien d'extraordinaire : la faute n'en est pas à sa diligence, mais à la malice du destin. Celui-ci a voulu que J. de Salisbury insérât dans son *Policratus* un petit traité *Institutio Traiani*, qu'il paraît bien considérer comme une œuvre latine authentique de Plutarque, et qui n'est pas d'un intérêt manifeste... Certains ont pensé que J. de Salisbury avait inventé l'opuscule de toutes pièces : M. Desideri repousse l'hypothèse, avec des ar-

guments de valeur inégale. Il n'en reste pas moins que la célébrité de Plutarque au XII^e siècle permet difficilement de croire que Salisbury ait effectivement attribué à Plutarque un ouvrage qui, de toute évidence, n'est pas de lui.

L'analyse du texte permet à M. Desideri de dégager un noyau central qui daterait du IV^e/V^e siècle, et qui répond bien au caractère du milieu des Symmaques : l'*Institutio Traiani* aurait été destinée à Théodore ou à quelque autre empereur du Bas-Empire. La terminologie politique, les permanences païennes sont des arguments sérieux, que M. Desideri exploite au mieux. Puis, l'opuscule aurait été repris à l'époque carolingienne, lors du conflit de puissance entre l'Empereur et le Pape : les traces de ce remaniement se voient dans le passage du polythéisme au monothéisme et dans l'affirmation du rôle temporel du prêtre. Enfin, J. de Salisbury, persuadé de l'authenticité de ce faux (partiel) de date carolingienne, l'aurait repris en se permettant beaucoup de libertés.

Ces remaniements successifs ne sont pas étonnants : dès le Bas-Empire, l'*Histoire Auguste* a été adaptée aux circonstances à plusieurs reprises. D'ailleurs, entre l'*Institutio* et l'*Histoire Auguste*, il y a des rapports de pensée et de forme qu'il aurait été bon de signaler : ils confirmeraient la thèse de M. Desideri sur l'origine (IV^e/V^e siècle) de l'opuscule. Nous aurions ainsi une lueur de plus sur les problèmes politiques agités vers la fin de l'Empire et sur les derniers moments d'un courant de pensée antique qui s'est manifesté si tôt et si continûment dans la littérature latine.

H. BARDON.

P. van de WOESTIJNE, *De vroegste uitgaven van Avienus' « Descriptio orbis terrae »* (Verhand. van de Koninkl. Vlaamse Academie, Kl. der Letteren, Verhand. n° 33) : Brussel, Paleis der Akademiën, 1, Hertogsstraat, 1959, 63 pages, 3 pl.

Cette brochure, qui n'est pas dans le commerce, est destinée à compléter le fondement critique de l'œuvre d'Avienus. Elle contient, outre le texte de l'édition princeps (Venise, 1488), les leçons de l'édition de Modestus (Bologne, 1513), dont l'existence n'a été révélée qu'en 1900 par A. Breysig, et celles des éditions viennoises de 1508 et de 1515, utilisées par Wernsdorf dans les *Poetae latini minores*, en 1788. Cette mise au point est complétée par le relevé des *curae secundae* de Cuspinianus, qui datent de la Renaissance, les corrections d'Alde Manuce (1502), les émendations de J. Camers dans son édition de la *Périégèse* de Priscien (1512), ainsi que les leçons communes aux premières édi-

tions d'Avienus et au *Codex Ambrosianus* découvert par Heinsius au XVII^e siècle.

Il faut ajouter que M. van de Woestijne vient de publier dans l'*Antiquité classique*, t. XXVII, 2, 1958, p. 375-382, une collection de l'*Ambrosianus*.

J. MAROUZEAU.

Aem. MICHIELS O. F. M., *Index verborum omnium quae sunt in Tertulliani tractatu 'De praescriptione haereticorum'* (Collection « Instrumenta Patristica », t. I) : Steenbrugis, In Abbatia sancti Petri, 1959, 150 pages.

Ce répertoire exhaustif, qui est l'annonce de bien d'autres, présente un intérêt particulier, tant la langue de Tertullien est riche et difficile et tant ce traité applique de notions juridiques à des choses ecclésiastiques. L'auteur de cet index, tout en suivant en principe l'édition Refoulé, a tenu compte de tous les mots qui apparaissent dans le texte ou l'apparat des éditions Kroymann, Labriolle, Refoulé, fort éloignées les unes des autres dans leurs principes d'établissement du texte ; bien plus, il tient compte aussi des leçons déjà rétractées par Refoulé lui-même depuis la publication de son édition, soit publiquement, soit par message personnel adressé à l'auteur. L'on peut donc espérer qu'un tel index, participant à la grande entreprise de *Lexicon Tertullianeum*, annoncée dans *Sacris erudiri*, t. II, 1949, p. 383-386, sera d'une valeur très durable. Des signes spéciaux avertissent que telle forme provient, non d'une édition, mais d'un apparat critique, ou encore que tel mot employé par Tertullien ressortit, en réalité, à une citation scripturaire. Dira-t-on qu'il n'importe guère d'apprendre que le verbe *sum* apparaît 285 fois, ou le pronom *qui* 321 fois dans ce mince traité? Je crois qu'un travail de ce genre doit s'astreindre à être mécaniquement complet, tant il est difficile de présumer ce qui serait à jamais inutile à l'usager des temps futurs. Le P. Michiels lui-même a fait œuvre plus personnelle dans sa seconde partie, qui est une classification extrêmement minutieuse des sens et des emplois des diverses prépositions, en un temps où la langue est en pleine évolution. Il n'est pas indifférent d'apprendre, par exemple, que Tertullien, dans ce traité, emploie toujours *penes* au sens de *apud*, et que le seul exemple de *trans* est la leçon erronée d'un manuscrit isolé. Une rubrique comme celle de *de* est d'une richesse étonnante et montre que le mot est employé une seule fois au sens purement local, alors qu'il s'applique à toute espèce de relation. De tels index, s'ils se multiplient, seront une aide incroyable, non seulement pour l'historien de la langue, mais même pour tout lecteur soucieux de comprendre Tertullien sans contresens.

Pierre COURCELLE.

Domenico ROMANO, *Claudiano* : Palermo, Palumbo, 1958, 170 pages. — *Appendix Claudianea, Questioni d'autenticità* : Ibid., 1958, 72 pages.

L' « esquisse d'une histoire de la fortune de Claudien », qui figure en appendice du premier volume de cet ouvrage (p. 143), aide à en comprendre le dessein. Elle montre, en effet, que les études dont ce poète a été l'objet depuis un siècle se sont intéressées surtout à deux aspects de son œuvre : les historiens l'ont exploitée comme une mine de renseignements sur le règne d'Honorius, tandis que les philologues, frappés du formalisme certain de cette poésie, en abordaient essentiellement les problèmes rhétoriques et techniques. Ces perspectives partielles rejetaient au second plan l'auteur et déliaient l'œuvre de la création littéraire qui lui a donné naissance. En réaction contre ses prédécesseurs, M. Romano se propose de retrouver l'unité organique qui lie cette œuvre poétique à la personnalité de son auteur : les deux moments de sa vie et de son œuvre « correspondent à deux expériences humaines (avant d'être artistiques) distinctes : l'expérience égyptienne et l'expérience romaine » (p. 7). C'est donc à un véritable retournement des méthodes que nous convie cette préface : programme séduisant, mais difficile, et qui met en appétit le lecteur.

D'Alexandrie à Rome, six chapitres suivent le développement de la carrière poétique de Claudien, mêlant quelques données biographiques à la présentation des œuvres par de larges extraits résumés ou cités en traduction. De temps à autre, trop furtivement à notre gré, la belle hypothèse de travail reparaît sous forme de quelques notations qui ne font pas l'objet d'analyses et de démonstrations suffisamment précises. Si l'on cherche dans le texte, comme la préface y invite, un essai sur la personnalité de Claudien poète, on ne manque pas d'être un peu déçu.

On attendait que « l'expérience égyptienne » donnât lieu, sur de nouveaux frais, à une étude approfondie sur l'orphisme de Claudien, sur la signification et la complexité de ses convictions religieuses d'oriental, sur la rémanence ou la renaissance en lui d'une esthétique alexandrine prise au sérieux et devenue la raison de vivre d'un poète (le mot de « baroque » n'apparaît qu'à la fin de la conclusion, p. 142). On doit se contenter, en fait, d'une présentation rapide (et intéressante — en tant que telle) des œuvres de jeunesse de Claudien, en une trentaine de pages.

L'étude des pièces romaines, de beaucoup les plus nombreuses, occupe les cinq chapitres suivants, selon l'ordre chronologique traditionnel. Là encore, on s'attendait à voir expliquée la « fonction vitale assumée par l'élément mythologique et imaginaire dans la poésie de

Claudien » (préface, p. 6). Cela supposait, au préalable, une triple séries d'analyses. Celle des opinions politiques et religieuses de Claudien à Rome, de ses amis, de son milieu, de la cour. Celle de sa culture littéraire et, plus précisément, de ses sources poétiques exactes et de la manière dont il les utilise : étude minutieuse et difficile, mais sans laquelle on ne saurait accéder aux secrets de la création littéraire chez un écrivain tardif, à fortiori chez un poète, et dans un âge où païens et chrétiens cultivent à l'envi l'art du centon. Enfin, le rôle et la valeur de la mythologie dans la conscience religieuse du paganisme tardif (pour ne rien dire du délicat problème du « christianisme » de Claudien, qui était un grave obstacle sur la route de M. Romano, et se trouve rapidement résolu, p. 53). L'auteur n'ignore pas ces problèmes, il les pose et les suggère au détour d'une page, dans une remarque de son « commentaire suivi » de l'œuvre ; il évoque au passage des parentés et des comparaisons, mais sans prendre le temps de les mettre en œuvre par une analyse convaincante. Enfermé dans une sorte de contradiction entre la thèse ambitieuse qu'il a posée au départ et les limites modestes imparties à son ouvrage, « festinat ad euentum », non sans constater parfois avec mélancolie la frustration de ses espérances (ainsi, p. 86 : « Il serait inutile de vouloir chercher dans ces épithalames un intérêt humain »).

Si l'on consent pourtant à oublier les promesses de la « premessa », il reste que l'ouvrage donne une présentation d'ensemble de l'œuvre de Claudien qui n'est dépourvue ni d'allant ni de savoir. Bien au courant de la « Literatur » récente sur son auteur (un peu estropiée parfois dans les citations en langues étrangères : p. 12, texte et notes !), le livre offre une idée assez juste, quoique sommaire, de l'état des questions posées par ce poète. On aurait évidemment préféré moins de citations résumées ou traduites et plus d'analyses personnelles. Tout se passe comme si M. Romano avait eu la nostalgie, en écrivant son livre, de cette traduction en italien « de toute l'œuvre de Claudien » qu'il appelle de ses vœux (p. 156). Mieux qu'aux exigences d'une démonstration rigoureuse, son livre répond sans doute à celles de la collection d'essais littéraires et philosophiques dans laquelle il a paru : ce volume 49, de la *Biblioteca di cultura moderna*, est destiné au grand public cultivé. S'il l'incite à lire Claudien et à s'intéresser à la poésie latine tardive, M. Romano aura fait œuvre utile.

— La plaquette annexée à l'ouvrage se propose de démontrer l'authenticité de la plupart des pièces de l'*Appendix Claudianea*. On s'étonne de n'y trouver même pas mentionnés les deux travaux les plus récents, consacrés au même sujet : la thèse de licence de l'Université de Gand de M. Thibau-Comhaire, en 1943, et la dissertation de K. Strieder,

soutenue à Vienne en 1941. Pour démontrer l'authenticité de ces poèmes, M. Romano rassemble des parallèles textuels (de valeur inégale : certains ne portent que sur un seul mot) entre ces petites pièces et les ouvrages majeurs attribués avec certitude à Claudien. L'étude la plus importante (elle occupe plus de la moitié du fascicule) concerne la *Laus Herculis* : outre les parallèles textuels, elle fait l'objet d'études métriques comparatives, et même de quelques notes de critique textuelle. On regrette d'autant plus que le travail s'arrête à mi-chemin d'une édition en forme : malgré les quelques corrections proposées au texte de Birt, le poème est transcrit (en fin d'opuscule) sans apparat (p. 55-59) ; puis vient la traduction seule (p. 61-65), et il faut aller chercher les notes critiques au début, en note (p. 7-13). C'est dire qu'il faudrait mettre en pièces l'ouvrage pour obtenir un minimum de « synopsis », et avoir en sus le tome de Birt pour connaître l'apparat ancien. Les pièces mineures du recueil sont également citées en latin en tête des sous-chapitres qui les concernent. L'occasion était pourtant belle de nous procurer une nouvelle édition en forme de ces *minora*, où les patientes recherches de parallèles textuels eussent figuré sous forme de *testimonia*, entre l'apparat et le texte. Souhaitons à M. Romano, qui a déjà bien mérité de Claudien, de nous donner un jour, mais sans mélanger les genres, un essai plus vigoureusement pensé sur la poétique « vitale » de Claudien, une traduction ou du moins une anthologie du poète, en langue italienne, et une édition des *minora* sur de nouveaux frais critiques (peu onéreux, puisqu'il n'y a qu'un manuscrit).

Jacques FONTAINE.

Vicente BLANCO GARCIA, *La lengua latina en las obras de San Agustín* : Leccion inaugural, Univ. de Zaragoza, 1959, 77 pages.

On pourra penser qu'une étude de caractère aussi technique que l'indique ce titre doit se prêter mal à la solennité d'une leçon inaugurale ; en tout cas, elle subit fatalement de cette circonstance une sorte de dévaluation ; j'entends qu'elle se trouve vouée à une présentation oratoire plutôt qu'à un examen exhaustif.

Il y aurait beaucoup à dire sur les généralités : une page sur « la langue, la littérature et le style des siècles IV et V », trois pages sur les modèles de saint Augustin, trois pages sur son style, dont les caractéristiques seraient « ordre, flexibilité, abondance, coloris » (p. 18), avec, en plus, « vérité et clarté » (p. 21) ! Restent trente-cinq pages consacrées au lexique, à la syntaxe et à ce que l'auteur appelle « la période » ; c'est là qu'on trouvera, sommairement présentées, trop sommairement,

bien entendu, pour répondre à des exigences légitimes, les particularités les plus frappantes de la langue et du style augustinien. Prenons cette partie de l'ouvrage comme une modeste introduction, propre à rendre des services aux novices augustiniens.

J. MAROUZEAU.

John J. O'MEARA, *Porphyry's Philosophy from Oracles in Augustine* : Paris, Études augustiniennes, 1959, 186 pages.

Dans son *Porphyrii de philosophia ex oraculis haurienda* (Berlin, 1856), G. Wolff notait que plusieurs passages de la *Cité de Dieu*, X, semblent inspirés par l'ouvrage perdu de Porphyre : Περὶ τῆς ἐκ λογίων φιλοσοφίας.

Dans sa *Vie de Porphyre* (Gand, 1913), J. Bidez tentait de reconstituer le traité disparu de Porphyre, *De regressu animae*, à l'aide des résumés que nous fournit le même livre de la *Cité de Dieu*.

Il se trouve ainsi que les mêmes pages de saint Augustin nous permettent de connaître sommairement deux traités du même Porphyre. A moins qu'on ne puisse montrer qu'il ne s'agit que d'un seul ouvrage cité sous des titres différents. C'est précisément ce qu'a entrepris de faire J. O'Meara. D'après lui, le *De regressu* n'est qu'un nom occasionnel de la *Philosophia ex oraculis*.

L'auteur remarque d'abord qu'aucun écrivain, autre qu'Augustin, ne cite ce titre, *De regressu*, et qu'Augustin lui-même ne le mentionne que deux fois. C'est l'occasion de rappeler que les Anciens n'avaient pas nos scrupules bibliographiques et renvoyaient souvent aux ouvrages célèbres par des titres approximatifs tirés du contenu. Augustin lui-même cite Varron, Cicéron, Apulée, Salluste, Virgile et Porphyre de cette façon assez libre. On peut donc croire que le titre *De regressu* est aussi descriptif que le *De mundi constitutione* pour désigner le *Timée*.

Maintenant, qu'on examine le contenu du *De regressu* et celui de la *Philosophia ex oraculis*, on verra qu'ils ne sont guère différents. Nous pouvons nous faire une idée du second, grâce à la *Préparation évangélique* (IX, 10) d'Eusèbe, et surtout grâce à Augustin lui-même, dans la *Cité de Dieu*, XIX, 23. Or, si nous comparons ces textes à ceux de la *Cité de Dieu*, X, 23, 32, qui se réfèrent explicitement au *De regressu*, nous retrouvons, de part et d'autre, les mêmes thèmes : purification et retour de l'âme ; hiérarchie des dieux, anges, démons, héros ; préparation de l'humanité à la pleine révélation à travers les clartés impures de la théurgie, des oracles et sacrifices païens ; défense de la résurrection du Christ et de la résurrection universelle contre le dualisme porphyrien ; le Christ voie universelle opposée aux méthodes chaldaïques.

Certains indices littéraires ne sont pas négligeables. Bidez reconnaissait que la phrase suivante du *De Civ. Dei*, X, 27, se rapporte à la *Philosophia ex oraculis* : « Non enim te decepisset quem vestra, ut tu ipse scribis, oracula sanctum immortalemque confessa sunt. » En outre, le *De Civ. Dei*, X, 32, qui évoque le *De regressu*, parle des oracles chaldaïques en des termes qui rappellent *De Civ. Dei*, XIX, 23, texte qui se réfère lui-même à la *Philosophie des oracles*.

L'auteur voit des confirmations de sa thèse en d'autres passages de l'œuvre augustinienne. Le *De consensu*, I, 11, par exemple, réunit des expressions qu'on retrouve dans les deux traités censés distincts. Il pense également qu'on peut éclairer, par sa conclusion, certains textes obscurs d'Augustin, comme le fameux passage des *Confessions*, VII, 19, où il déclare avoir découvert la théologie du Verbe éternel dans les ouvrages des Platoniciens traduits en latin. Ce texte, comparé au *De Civ. Dei*, X, 23, semble se rapporter à l'interprétation porphyrienne des hypostases divines, non à la plotinienne.

On notera que l'auteur accepte une définition très compréhensive de la théurgie, qui lui permet de retrouver la chose dans l'un et dans l'autre des traités qu'il identifie. « La théurgie, dit-il, ne peut être restreinte aux actions magiques, mais elle désigne, dans les écrits des néo-platoniciens tardifs, à la fois une méthode pratique d'union aux dieux et l'union supra-rationnelle à l'ordre le plus élevé du divin qui puisse être atteint par l'être humain » (p. 36).

Tel est l'objet de cette étude habile et subtile, touffue et hardie, à laquelle manque malheureusement un index bibliographique.

Jean TROUILLARD.

Sven BLOMGREN, *Eine Echtheitsfrage bei Optatus von Mileve* (Acta Academiae regiae scientiarum Upsaliensis) : Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1959, 70 pages.

Le présent travail constitue la suite de l'article de S. Blomgren, *Ad Optatum Milevitanum adnotationes*, paru dans *Eranos*, t. XXXVII, 1939, touchant le problème de la double édition de l'œuvre d'Optat. La question étudiée ici se rapporte plus spécialement aux parties du livre VII connues d'après un seul manuscrit, un *Tilianus* perdu ; il s'agit essentiellement de deux développements de quelques pages (éd. Ziwsa, *C. S. E. L.*, t. XXVI, p. 159, 17-163, 26, et 165, 2-167, 33, plus trois petites ajoutes de quelques lignes dans les p. 168-171). Monceaux, dans sa grande *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. V, p. 253, les rejette catégoriquement comme interpolés ; Wilmart, au contraire, les jugeait « sûrement authentiques », sans développer ses raisons. La

présente recherche, par un examen du contenu et plus encore par une étude méticuleuse, ligne à ligne, de la langue, du style, du rythme, des citations bibliques, rend vraisemblable que ces ajoutes sont probablement d'Optat, ou tout au moins d'un de ses disciples tout à fait familier avec son œuvre et cherchant à faire passer ses additions pour de l'Optat : non seulement les mots, les phrases, les constructions, mais tout l'art d'argumenter, se rapprochent de ceux d'Optat. Une telle démonstration n'est pas sans portée pour l'histoire littéraire et doctrinale. Selon M. Blomgren, Optat lui-même, dans ses vieux jours, aurait fait ce nouvel effort pour regagner les donatistes au catholicisme.

Pierre COURCELLE.

Antonio SALVATORE, *Studi Prudenziani* (Collana di Studi Latini, diretta da Vittorio de Falco e Armando Salvatore, 1) : Napoli, Libreria Scientifica Editrice, 242 pages.

Les *Studi Prudenziani* de M. Antonio Salvatore comprennent deux parties assez différentes. La première rassemble quatre études partielles, réunies par l'idée générale de mettre en valeur le classicisme du « plus grand poète de l'antiquité chrétienne en Occident » (p. 7). Réminiscence d'un thème érotique de Pétrone ou de Lucrèce (*Hamart.*, 581 ss.), de Lucrèce encore ou de Catulle (*Apoth.*, 837 ss.) ; — reprise de mythes d'Ovide dans la polémique antipaïenne du *Contra Symmachum* (Niobé et la femme de Lot, Hercule sur l'Oeta et le Christ mourant) ; — rapprochements entre le *Cathemerinon* et le *Carmen Saeculare* ; application à la Vierge Marie des thèmes de la quatrième *Bucolique*, ou description du Paradis à l'aide de souvenirs de l'Arcadie virgilienne, M. A. Salvatore signale avec beaucoup d'exactitude et de précision les rapprochements de mots ou d'idées, souvent étonnamment littéraux, qui lui permettent de conclure à des réminiscences ou même à des emprunts conscients. Au delà de ces analyses de détail, déjà très suggestives, ce qui nous a paru le résultat le plus intéressant de cette enquête, c'est peut-être l'interprétation allégorique et chrétienne des thèmes païens, et cette transposition par laquelle Prudence tente la fusion de l'idéal antique et de la religion nouvelle, réalisant ainsi le premier ce type du « Virgile chrétien », qui devait être le rêve de bien des générations de poètes et d'artistes. Quant à savoir ce que vaut la réussite, et si elle n'aboutit tout compte fait qu'à une poésie assez factice, c'est une autre question ; nous ne partagerions pas sans réserve l'admiration de M. Salvatore pour son auteur.

La seconde partie du volume réunit des études plus spécialement philologiques ; variantes d'auteur dans le *Cathemerinon*, qui permettent

de conclure à une seconde rédaction, par Prudence lui-même, en vue d'une plus grande précision doctrinale, — deux courts chapitres de critique textuelle sur *Cath.* V, 86, et *Hamart.* 858, — et des indications suggestives, intéressantes pour l'histoire de la langue et du style, sur l'emploi des « diminutifs expressifs » chez Prudence.

P. Th. CAMELOT.

Jacques FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique* : Paris, Études augustiniennes, 1959, xx et 1.013 pages en 2 volumes, 3 hors-texte.

Depuis que la philologie moderne s'est constituée comme telle, il n'est pas arrivé bien souvent qu'un érudit se soit voué à l'étude d'Isidore de Séville. Certes, on ne l'a jamais négligé tout à fait : dans ses *Origines* en particulier, on aime à voir un monument dressé sur les confins du Moyen Age et de l'Antiquité, une mine inépuisable, un conservatoire de fragments ou vestiges d'auteurs plus anciens. En fait, il y a toujours eu quelque imprudence dans cette prétention à exploiter ou à situer une œuvre qu'on n'avait pas encore suffisamment cherché à connaître et à comprendre pour elle-même. Et surtout n'oubliait-on pas l'essentiel : l'auteur avec sa situation et ses engagements d'homme concret? Puisque nous disposons désormais d'un texte critique des *Origines* (Lindsay, 1911), M. Fontaine a pensé que le moment était venu de tenter une étude, complémentaire en quelque sorte, qui porterait sur leur contenu. On essaierait, principalement, de s'éclairer sur Isidore, de reconnaître ses lectures, ses méthodes, ses intentions (p. 16-23).

M. Fontaine a parcouru en tous sens l'abondante production de l'évêque de Séville. Mais l'essentiel de son effort a porté sur les trois premiers livres des *Origines*, autour desquels il a groupé les livres ou traités concernant les mêmes sujets. Consacrés à la grammaire (*Orig.* I), à la rhétorique (*Orig.* II, 1-21), à la philosophie (*Orig.* II, 22-31 et *passim*), aux sciences (*Orig.* III, XIII ; *de numeris* ; *de natura rerum*), ces textes — où l'on peut voir préfigurés le trivium et le quadrivium de l'université médiévale — permettent d'apprécier au mieux la situation et l'attitude d'Isidore vis-à-vis de la culture classique. L'étude de l'astronomie (p. 451-590) et de la philosophie (p. 591-732) isidoriennes fait appel à des sources multiples dont les éléments ont été regroupés et organisés. En revanche, tout ce qui concerne la grammaire (p. 25-208), la rhétorique (p. 209-338), les sciences mathématiques (p. 339-450) nous est présenté sous la forme d'un commentaire de textes minutieux et suivi ; des chapitres plus généraux en introduisent chaque fois les divisions principales, puis les concluent en dégageant des perspectives d'ensemble.

La méthode consiste, bien entendu, à expliquer les textes par le contexte et Isidore par Isidore, mais surtout chaque formule ou paragraphe par une comparaison avec les auteurs dont il apparaît, grâce à des recoupements successifs, qu'Isidore les avait lus ou pu lire. Ce ne sont pas les grands classiques. Mais il n'est pas davantage besoin — ou presque jamais — de recourir à l'hypothèse de sources perdues. Presque toujours il suffit pour être fixé d'avoir lu ce que nous avons encore en main : les Pères et surtout Augustin et Lactance, puis, du côté profane, Martianus Capella, les commentateurs de Donat, les scoliastes de Virgile et de Lucain, Cassiodore. Il est impossible de ne pas admirer la science et la dextérité avec lesquelles M. Fontaine sait évoquer à point et reconnaître dans leur individualité tant de textes d'auteurs si rarement lus.

C'est sur ce fond de tableau qu'apparaît peu à peu la figure d'Isidore. Elle apparaît à mesure qu'on discerne mieux ce qu'il a pu connaître et, corrélativement, ce qu'il a négligé, ce qu'il a retenu, ce qu'il a développé de son propre fonds. Figure qui n'est nullement méprisable. Quelques bévues, aussi voyantes qu'exceptionnelles, pourraient être attribuées à des collaborateurs maladroits (p. 130, 259, 782-784). Impossible, en tout cas, de voir dans le maître d'œuvre un compilateur animé du seul goût de la compilation. Nécessité de ne pas séparer l'érudit de l'évêque, du mystique même, et de l'ami du roi Sisebut (p. 807-819). Son intention principale paraît avoir été de constituer non pas une somme de la science contemporaine, mais une série d'initiations aux diverses sciences dont les manuels existent encore, mais risquent de ne plus pouvoir servir parce qu'on ne comprend plus leur vocabulaire technique (p. 187, 754, 830, 870, 875). On comprend donc qu'il n'ait éprouvé aucune répugnance à couler son œuvre dans le moule de la lexicographie traditionnelle. Il n'a pas davantage été inquiété par cette équivoque qui nous embarrasse si fort à le lire et qui consiste en une sorte de confusion entre la science des réalités et la science des noms que portent ces réalités : les Anciens croyaient à une certaine correspondance des noms aux choses ; la tradition biblique suggérait que posséder les mots, c'est avoir puissance sur les choses ; la pensée s'orientait naturellement vers l'idée d'une analyse grammaticale, ou lexicale, de l'univers (p. 40-51, 803).

D'un tel ouvrage, l'évêque pouvait attendre la consolidation d'une culture dont la tradition avait été quelque peu compromise par les désordres des âges précédents et qu'il jugeait aussi indispensable à la vie de l'Église qu'au prestige et à la dignité de la nouvelle civilisation romano-wisigothique éclose en terre d'Espagne (p. 815-817, 863-873). Dans sa vie partagée entre tant de tâches, il avait apporté quelque chose à l'essentiel : la sauvegarde de l'outillage linguistique, l'illustration

des mots, médiateurs de tout savoir, instruments de la saisie des choses (p. 880). Le problème de la christianisation de la culture profane ne semble guère l'avoir inquiété ; moins doctrinaire qu'Augustin ou que Jérôme, plus réaliste aussi ; la charge de responsabilités temporelles plus lourdes l'a au moins gardé de s'empêtrer dans des problèmes illusoires. Toutes les sciences font bon ménage dans les *Origines* ; on y peut voir à bien des égards un monument de science laïque et objective : il va de soi que tout ce qui existe appartient au monde de Dieu (p. 182-183, 200-202, 794-806, 822 ; cf. pourtant p. 813-815).

Après un brillant essai pour restituer le catalogue de la bibliothèque profane de Séville (p. 735-762), pour définir les méthodes de travail d'Isidore (p. 763-784), M. Fontaine regroupe les résultats acquis et les projette dans un cadre géographique et historique. Les attaches d'Isidore à l'érudition africaine du v^e^ siècle, son attitude à l'égard de l'hellénisme ou des écrivains gaulois, sa dette envers Cassiodore, l'aisance avec laquelle il a assimilé l'esprit de Servius (p. 804), prennent ici tout leur sens : rapports des Wisigoths avec les Byzantins et avec les Francs, repli de la culture à l'extrême-sud des péninsules (Vivarium, Séville), *translatio studii* de l'Afrique à l'Espagne consécutive à l'établissement du royaume vandale ; équilibre heureux de l'Église et de l'État dans une Espagne qui peut espérer (p. 831-888).

L'auteur excelle à découvrir les points de vue d'où l'apparente insignifiance, voire l'absurdité d'un développement s'éclaire d'une lumière intelligible. Partout s'ouvrent des perspectives. Contribution à notre connaissance, mieux : à notre compréhension, de ce que fut la vie intellectuelle profane aux derniers siècles de la Romania. Ce n'est pas un mince mérite d'avoir su nous ouvrir un chemin vers les hommes et les formes de pensée de ce temps.

Jacques PERRET.

P. Arthur Paul LANG, S. V. D., *Leo der Grosse und die Texte des Altgelasianums, mit Berücksichtigung des Sacramentarium Leonianum und des Sacramentarium Gregorianum* : Steyl, Steyler Verlagbuchhandlung, 1957, XXIII-562 pages.

L'agrégat de textes, divers par l'origine et l'âge, qui constitue un grand recueil liturgique se présente voilé d'un anonymat quasi universel. Cette insaisissabilité des auteurs ne laisse pas que d'être assez irritante pour les historiens et philologues. Aussi beaucoup se sont-ils déjà attaqués, et parfois avec bonheur, à la tâche difficile de dater chaque morceau, voire d'en identifier le rédacteur. Le gros volume du Père Lang vise ce même but, mais avec un objectif très délimité : il veut discerner, dans les éléments primitifs du sacramentaire géla-

sien, un certain nombre de textes ou formules qu'on pourrait attribuer à la plume, ou à l'inspiration, de saint Léon. En fait, comme on va le voir, il a encore, très sagement, restreint l'aire de ses recherches principales. Après, donc, un court avant-propos et la bibliographie, entre une introduction de vingt-cinq pages, posant le problème des sources, et une conclusion de quarante-cinq, qui pousse au maximum les déductions qu'on peut imaginer, 400 pages sont réservées à l'étude des formules utilisées dans la liturgie de Noël ; cinquante pages seulement examinent, en seconde partie, divers morceaux du reste de l'année liturgique. Le corps de l'étude, consacré aux textes de Noël, répartit ceux-ci entre plusieurs époques de la vie de saint Léon selon des critères élaborés par l'auteur en fonction des préoccupations doctrinales qu'aurait eues le pape : répliques aux manichéens, priscillianistes, monophysites, etc... Le tout est appuyé tant de tableaux synoptiques que de nombreux et clairs procédés typographiques. Enfin, un index de 350 mots étudiés (qui ne laissera indifférent aucun lexicologue) et une table des auteurs et matières, se composant heureusement avec un plan initial nettement articulé, font du tout un ouvrage d'utilisation facile. Pour ses démonstrations, le Père Lang emploie fondamentalement les procédés philologiques ; il relève, entre les écrits de saint Léon et l'*Altgelasianum*, les concordances ou analogies de lexique et de métrique, de style, de thèmes, et surtout de formules, la convergence de ces aspects devant imposer l'identité d'auteur. Pour prendre poids, chaque parallélisme demanderait la contre-épreuve de n'avoir été relevé qu'entre le seul saint Léon et les textes liturgiques qu'on lui attribue. Car, en cette littérature, il existe les lieux communs de la rhétorique, les thèmes fondamentaux du christianisme, les allusions aux formules de l'Écriture, dont chacun engendre naturellement des parallélismes d'expression ayant donc une origine tout autre qu'un auteur commun. Il y a là matière à un travail complémentaire, actuellement difficile, mais nécessaire si l'on voulait confirmer les attributions à saint Léon. Parmi toutes les démarches du Père Lang, les philologues pourront, de temps à autre, relever des pas ou des aboutissements contestables, les historiens de la liturgie émettront probablement des réserves sur quelques assertions, les spécialistes de saint Léon auront à discuter, tout en l'appréciant, l'essai hardi de chronologie des œuvres du grand pape. On n'en a pas moins là une œuvre très soignée, très informée, méticuleuse même. Elle sera, rien que par l'importance du matériel mis en jeu et l'ordre qui préside à sa présentation, très précieuse pour l'étude tant de saint Léon que des recueils liturgiques intéressés. Enfin, comme il ne peut être question de discuter de près un livre reposant sur une infinité d'actions de détail, nous

dirons simplement que, si certaines démonstrations montrent de façon convaincante la parenté des morceaux rapprochés, d'autres entraînent difficilement l'adhésion. Mais, dès lors qu'on garde présent à l'esprit le degré d'approximation et de certitude — assez faible — que permettent les méthodes employées, on pourrait même, provisoirement, admettre que saint Léon a sa responsabilité en ces morceaux liturgiques. Car les affirmations réitérées du Père Lang méritent attention, elles ne sont pas sans fondement. Bref, ce grand travail, on le voit, fait honneur à l'auteur.

M. HUBERT.

Hubert SILVESTRE, *Les manuscrits de Bède à la Bibliothèque royale de Bruxelles* (Studia Universitatis « Lovanium ») : Léopoldville, 1959, 32 pages.

Donner la description de tous les passages de manuscrits de la Bibliothèque de Bruxelles pouvant servir aux futurs éditeurs de Bède est le propos de M. Silvestre. Il conserve judicieusement la classification adoptée par M. L. W. Laistner et H. H. King dans leur *Hand-list of Bede Manuscripts* (Itaca, 1943). Trois *indices* complètent ce travail, en donnant respectivement les cotes des manuscrits de Bruxelles, la liste des possesseurs présumés de ces manuscrits et les noms propres cités. Très heureusement, l'auteur n'a pas négligé les écrits douteux de Bède, voire les inauthentiques. Ceux qui, un jour, s'intéresseront à ces écrits lui en sauront gré aux même titre que les fervents de Bède. On ne peut que souhaiter de voir se multiplier des travaux de ce genre, particulièrement pour les fonds abondants en manuscrits médiévaux.

M. HUBERT.

Regula Pauli et Stephani, edició crítica i comentari par Dom J. Evangelista M. VILANOVA (*Scripta et documenta*, 11) : Abadia de Montserrat, 1959, 238 pages.

Voici une brève règle monastique, de seize pages, compilée ou composée par deux moines inconnus, amplement présentée et commentée (en catalan) dans une somptueuse édition critique. On signalera ici surtout les observations sur la grammaire, le vocabulaire, le style, qui ne manqueront pas de retenir l'attention des historiens de la langue (ainsi l'emploi de *sperare* au sens d'*attendre* ou d'*oratio* au sens de *permission*, sans doute parce que, dans l'usage monastique, la permission accordée par l'abbé s'accompagnait d'une bénédiction ou prière). On retiendra aussi la longue étude des sources (p. 53-77), à propos de laquelle on pourra observer qu'un texte comme une règle monastique,

né et élaboré au sein d'une tradition déjà très riche, ne peut manquer de présenter bien des points de contact avec d'autres textes analogues ; et de ces rapprochements avec des textes parallèles il est bien hasardeux de conclure à des emprunts faits à des « sources » ! Dans le même ordre d'idées, on se demandera si l'emploi de six ou sept expressions comme *Dei adjutorium, gratia Dei, donante Domino*, suffit à justifier l'hypothèse d'une règle rédigée après la querelle « semi-pélagienne » et dans un milieu qui n'a pas été troublé par celle-ci, donc en Italie (p. 198-199)? Le commentaire intéresse surtout l'histoire de la vie et de la spiritualité monastiques et de la liturgie.

P. Th. CAMELOT.

P. B. CORBETT, *The latin of the Regula Magistri with particular reference to its colloquial aspects. A guide to the Establishment of the Text* (Recueil de travaux d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain, IV, fasc. 17) : 1958, 308 pages, 320 francs belges.

Depuis 1953, on attend les commentaires promis dans la précieuse édition diplomatique que donnèrent de la *Regula Magistri* Dom H. Vanderhoven, M. F. Masai et M. P. B. Corbett (collection *Scriptorium*, t. III, p. 4 et 9 sq.)[1]. Entre ce tome III et le tome IV promis, le livre de M. P. B. Corbett marque une étape intermédiaire, car, en ses fins, il est explicitement présenté comme une préparation et de l'édition critique et de l'étude complète de la *Regula Magistri*. Son objet propre, cependant, n'est pas aussi clairement manifesté. Car le titre et les sous-titres du présent ouvrage, dans leur complexité et leur ambition, pourraient induire en erreur ceux qui s'y fieraient trop littéralement. A en feuilleter les pages on en voit déjà mieux la nature. Quatre parties s'y succèdent, fort inégales en importance : *a)* En deux pages, une « note introductive » expose très sommairement les intentions de l'auteur. — *b)* Y fait suite une bibliographie de quatre pages où l'on s'étonne de ne pas rencontrer, non seulement le nom d'A. Blaise, l'étude de Mlle Chr. Mohrmann sur *La latinité de saint Benoît* (*Revue bénédictine*, 62 (1952),

1. Rappelons, à cette occasion, que le tome II de la même collection correspond aux deux volumes de L.-M.-J. Delaissé : *Le manuscrit autographe de Thomas a Kempis et l' « Imitation de Jésus-Christ »* (Paris-Bruxelles, 1956), dont le second contient l'*Édition diplomatique du Bruxellensis 5855-5861* (548 p.) et le premier un *Examen archéologique* (150 p.). Ce dernier n'est pas seulement un apport décisif pour la solution du séculaire problème de l'auteur de l'*Imitation* (le P. Debongnie vient de le montrer dans l'*Auteur ou les auteurs de l' « Imitation »*, Louvain, 1957, 425 p.) et une utile contribution à l'histoire du style, de la métrique, voire de la psalmodie du latin humaniste. Il est, surtout, un modèle de par sa méthode patiente, précise, soigneuse et fine. Celle-ci obtient des techniques paléographiques et archéologiques un « rendement » exceptionnel et ouvre, même sur la composition et la transmission des écrits médiévaux, des perspectives qui méritent l'attention de tous les éditeurs de textes.

p. 108-139, reprise dans les *Études sur le latin des chrétiens*, Rome, 1958, III, 8, p. 403-435), le complément aux études de Löfstedt sur le vocabulaire de la *Peregrinatio* que constitue le chapitre IX des *Aspects du vocabulaire latin* d'A. Ernout (p. 199-219), l'édition de Dom C. Butler de la *Sancti Benedicti Regula Monachorum* (Fribourg-en-Brisgau, 1912, dont les bas de pages, puisqu'ils donnent les textes des sources, eussent résolu plusieurs problèmes laissés pendants par M. P. B. Corbett) et d'autres ; mais surtout on ne s'explique pas le silence fait sur l'article de la même Mlle Mohrmann paru en 1954 dans *Vigiliae Christianae* (8, 1954, p. 239-251) : *Regula Magistri. A propos de l'édition diplomatique des mss. 12205 et 12634 de Paris.* Car celui-ci constitue, sans doute, les pages les plus *ad rem* au milieu des quelque cent titres de la bibliographie de M. Corbett. — *c)* Viennent ensuite trente-cinq pages, sur deux colonnes, d'*Orthographica*, auxquelles on pourrait renouveler le reproche déjà fait à l'édition diplomatique par Dom Vandenbroucke (*Revue bénédictine*, 64, 1954, p. 279), à savoir qu'on n'y a pas eu le souci de faciliter le travail du lecteur par une table des abréviations utilisées. — *d)* Enfin, on arrive au morceau principal — une suite de gloses — intitulé *Commentary*. La longueur de ces notes varie de plusieurs pages à une demi-ligne. Devant le laconisme ou le niveau élémentaire de certaines, on se demande à qui s'adresse M. Corbett et quels services il pense nous rendre (v. g. : *Prol.* 37 ; *Th.* 90 ; ch. 2, 114 ; 10, 25 ; première partie de 11, 191 ; 87, 81 ; 88, 20 (2) et autres). Pour l'ensemble, en l'absence d'indications précises, on ne saurait énoncer quel principe préside au choix des points d'étude comme au dosage de leur élaboration ; mais on constate, aisément, que plus on avance, plus, en moyenne, l'auteur fait vite. Alors que les deux premières pages du manuscrit, qui correspondent au *Prologue*, ont droit à trente pages de commentaire, dès le *Thème*, on tombe, de cette proportion de 15/1, à 3/1, puis 2/1, 1/1 ; et, au delà du chapitre 21, la moyenne générale est de moins d'une page par page de l'édition diplomatique. Autant dire que ce « commentaire » ne saurait apaiser toutes les curiosités. — *e)* Deux *Indices* achèvent le volume : un premier rassemble un peu plus de 300 mots de la *Regula Magistri*, où tous ceux qu'aborde M. P. B. Corbett ne se retrouvent pas et où les renvois sont faits aux pages de l'étude et non aux lignes et chapitres de l'œuvre commentée ; le second, sous le titre de *Subject Index*, mentionne, par ordre alphabétique, vingt « vedettes », presque toutes syntaxiques, d'un classement fort sommaire des considérations grammaticales. — Ainsi, ce livre, où l'on rencontre tout au plus, ici ou là, quelques débuts de synthèse sur un point de syntaxe ou un détail de vocabulaire, n'a rien de commun avec une étude de langue tant soit peu construite en sa présentation. Il

constitue, pour de tels travaux, un magasin de matériaux dont la qualité dépend, outre le choix, de la méthode suivie.

Au cours de l'article cité plus haut (p. 318), après un excellent résumé de l'histoire des études et polémiques concernant la *Regula Magistri*, Mlle Chr. Mohrmann, dans son appréciation de l'édition diplomatique et de ses *Prolégomènes*, soulignait, avec raison, le caractère contestable de certaines méthodes alors suivies par M. P. B. Corbett et, par contre-coup, l'insuffisance de plusieurs de ses démonstrations. M. Corbett ne semble pas avoir tiré plein profit de ces remarques qualifiées. Pour son interprétation de l'orthographe, en particulier, nous renvoyons, donc, simplement, à ces pages autorisées (*op. cit.*, p. 247 sq.). Nous nous limiterons à la partie la plus abondante du « commentaire ». On peut y distinguer deux catégories de notes. Les unes, dans le domaine proprement syntaxique, accumulent des faits tirés, soit de la *Regula Magistri* elle-même, soit des auteurs païens ou chrétiens. Là, M. Corbett s'est particulièrement attaché aux « mots outils », prépositions, conjonctions, voire pronoms, ainsi qu'aux tournures de syntaxe, emploi des modes et des cas. Le bénéfice qu'un linguiste en peut tirer est certain et appréciable. Cependant, un constant alignement du latin de la *Regula Magistri* sur l'étalon du latin classique est-il de bonne méthode? N'entretient-il pas l'équivoque du « latin correct »? Pourquoi ne pas étudier et décrire pour lui-même ce latin dont M. P. B. Corbett affirma naguère que sa « grammaire... n'a jamais été écrite » (éd. dipl. *Prolég.*, p. 72). Ici, comme en des points plus importants où nous allons arriver, M. Corbett paye le tribut assez lourd qu'entraîne une inattention délibérée aux définitions et classifications (cf. éd. dipl., p. 72 : « peu importe le nom que nous employons pour désigner cette langue »). Faute de se référer aux analyses et distinctions proposées ou en usage, il se voit contraint de répéter inlassablement l'appréciation désespérément vague que le latin de la *Regula Magistri* est « familier » (*colloquial*). Alors que, dès l'abord, il apparaît comme le confluent de plusieurs parlers et langues : en premier lieu le latin courant dont usait ce siècle ; puis le « latin chrétien », où celui de la Bible constitue un élément central et permanent ; ensuite le latin de la vie monastique ; enfin, cachées derrière ces considérables massifs, les petites pousses de parler local qu'on ne pourra identifier qu'après une discrimination soigneuse des éléments majeurs susdits. Les conséquences de cette méprise méthodique apparaissent encore plus dans la seconde espèce de notes, celles qui veulent éclairer les problèmes de vocabulaire.

Certes, on doit donner acte à l'auteur d'une profession de modestie : il nous prévient qu'il ne s'est pas arrêté au contenu du texte (p. 7, bas). Mais il le fait sans en avancer de raisons. Et l'on en cherche !

Pourquoi, méthodiquement, avoir renoncé à la lumière principale qui pouvait le guider? Pourquoi se défendre d'aborder le vocabulaire technique des chrétiens et des moines? Spéculativement énonçable, cette option nous semble méthodologiquement irrecevable. Étudiant la langue de Platon, oserait-on écrire qu'on laisse à d'autres le soin d'en préciser l'aspect technique et idéologique! Au reste, quand il passe à l'action, M. P. B. Corbett multiplie les désaveux pratiques de ce propos initial. Il ne laisse pas que d'empiéter souvent sur les domaines exclus. On le voit alors, sans étonnement, se fourvoyer, un nombre assez notable de fois, plus ou moins gravement. Même en syntaxe pure, il aurait fallu prêter attention aux idiotismes chrétiens : par exemple, si M. Corbett avait relu la p. 453 du t. I des *Miscellanea G. Mercati* (*Studi e testi*, 121, 1956), reproduite p. 38 des *Études...* (*vide supra*) de M^lle^ Mohrmann, il eût économisé plusieurs hypothèses et démarches inexactes à l'occasion de génitifs brachylogiques (v. g. *Th.* 74 ; *Th.* 4 ; 1, 37, etc.). Au mépris des leçons de la philologie, comme des faits bibliques ou monastiques, M. P. B. Corbett conclut, assez souvent, à d'indues synonymies de mots. En voici quelques exemples : 1° *Prol.*, 36, p. 81, *te incipiat poenitere* n'équivaut pas à *te poenitat*, et ce n'est pas « un trait de l'usage familier ». Certes, la construction avec *incipit* est sœur de celle avec *coepit* ; mais, avant d'aller chercher quelques parallèles dans Pétrone, voire Éthérie quand il s'agit de chrétiens, et surtout de moines, il faut, avant toute autre source, recourir à la Vulgate. De fait, l'une et l'autre expressions s'y trouvent fort souvent, principalement avec *coepi*. Le succès de ce verbe en regard d'*incipere* semble relever de l'histoire de la Bible latine et importe peu ici. Mais il est caractéristique qu'à l'origine des deux verbes on ait, chez les Septante, ἄρχω + infinitif, alors que μέλλω est rare quand il s'agit de textes traduits de l'hébreu ; plus de la moitié des cas où μέλλω apparaît sont dans *Sap.* et *Macc.* ; *coepit* est donc un hébraïsme et, le plus souvent, une traduction, par le grec ἄρχω, de l'Hiphil *hehel*. Cette façon analytique de s'exprimer doit être attribuée à la subtilité psychologique des Sémites ; elle est sœur des locutions « il leva les yeux et vit », « il ouvrit la bouche et dit », qui ne sont pas du tout des pléonasmes. La présente expression insiste sur l'effort, l'initiative première. Elle se retrouve dans le Nouveau Testament (v. g. *Mc.* 14/33). Ultérieurement, dans l'histoire des doctrines chrétiennes, *incipit poenitere* prend valeur technique en psychologie religieuse et ascétique. Or, pour un œil averti, celle-ci est déjà épanouie dès Cassien, dont les termes peuvent paraître naïfs ou familiers, mais recouvrent une doctrine très mûrie. En cet art, *incipit poenitere* nous situe au début de la *conuersio morum*, c'est-à-dire au premier état des étapes de la perfection, celui des « commen-

çants ». — 2° *Th.* 60, p. 91. Un simple fidèle, ni théologien, ni philologue, mais, tout bonnement, habitué de la Bible, sursauterait à lire que *natio nostra* et *generatio nostra* ont même signification. Car, malgré les inévitables imprécisions des traductions, il connaît le grand thème des Générations (les *tholedoth*) qui structurent le Livre de la Genèse et éclairent, d'un bout à l'autre des livres saints, l'Économie du Salut. Il distingue, en la race d'Abraham, la filiation selon la chair et celle selon l'esprit (*Rom.*, ch. 4 ; *Gal.* 3/7). S'il a, une fois, parcouru les Premiers et les Seconds Prophètes ou la *Torah*, il sait que ceux qui ne sont point de cette race forment une masse extérieure ; celle que justement la Bible latine nomme tantôt *gentes*, tantôt *nationes* et, moins fréquemment, *ethnici*, mots qui, par ἔθνη, nous conduisent à *gôim*. D'où la liaison *gentes* à *pagani* (Chr. Mohrmann, *Études...*, p. 26 sq.). Au reste, la longue période qui commence à *Th.* 56 de la *Regula Magistri* ne contient pas un élément qui soit mis au hasard. Les mots s'y répondent dans un exposé théologiquement pesé. Le mépris du contenu chrétien qui a conduit M. P. B. Corbett à de telles confusions rend, conséquemment, sceptique sur la réminiscence priscillianiste qu'il veut déceler en ce texte. Comment pourrait-on percevoir la marge subtile qui sépare une position hérétique de la foi catholique si l'on n'a pas préalablement reconnu les traits essentiels de cette dernière? — 3° 1/37, p. 128. L'équivalence *animantia pullorum* = *pulli qui animantia sunt*, pour se présenter avec quelque assise, demanderait qu'on eût circonscrit les emplois d'*animantia* dans la Vulgate et les commentaires anciens dont ils ont fait l'objet. Pour la raison susdite, on ne se ralliera pas sans vérification à l'hypothèse d'une source priscillianiste de cette expression. Ce pluriel n'apparaît-il pas, en un contexte de polémique antinestorienne, chez Cassien, *De inc. Dom. contra Nest.*, VII, 2-5 (éd. Petschenig, *C. S. E. L.*, 17/1, p. 354, l. 13 ; p. 355, l. 5, 10 ; p. 359, l. 20 ; p. 360, l. 12)? Avant tout, il faut vérifier si ce n'est point là un vocable commun aux chrétiens de toute confession. Ce qui demanderait de peser s'il diffère d'*animalia* autant que le simple « vivant » s'oppose aux « animaux » proprement dits et de chercher le vocabulaire équivalent des sources grecques. Par ailleurs, la substitution de *pullus* à *gallus*, attestée en tant de langues romanes, est un indice bien incertain pour localiser en Gaule du Sud la rédaction de la *Regula Magistri* (p. 128 et 240). — 4° Quant aux huit pages (p. 169-176) consacrées à *nam et*, qu'il serait intéressant de situer dans l'évolution générale du latin, naguère étudiée par A. Ernout (*Revue des Études latines*, 36 (1958), p. 40, et *Revue de Philologie*, 32 (1958), p. 189-197), leur résultat constitue un bien faible indice pour en conclure à une source espagnole de la *Regula Magistri* et ne pèse guère plus que les bien légères

traces de priscillianisme relevées encore dans ce même article (p. 176).

La négligence des sources bibliques a exposé M. P. B. Corbett à diverses autres méprises : 1° 10/125, p. 192. Dire qu'on rencontre *persona* avec les deux acceptions de « masque » et de « personne » est fort insuffisant. Il existe un thème biblique de « l'acception de personne », explicitement évoqué par la *Regula Magistri* (2/43), qui, au delà des expressions de *Jacq.* 2/1 et 9, *Act.* 10/34, *Luc.* 20/21, et plusieurs textes pauliniens, remonte à la riche et complexe notion vetero-testamentaire de « face » que domine le mot hébreu *panah* et sa forme *'al-peney*, « à la face de », « devant ». Au reste, l'expression se retrouve, dans l'édition diplomatique du manuscrit Paris, Bibl. nat., *lat.* 12205, en Macaire 209. On sait, enfin, qu'avec la théologie de la Trinité le mot de *persona* s'est chargé, en Occident, de poids et de dignité. On ne saurait donc entendre *gerat personam tacentis* (RM 9/18) au sens de « the mask of silence », qui est, en outre, susceptible d'une tendance à l'hypocrisie inconcevable dans un chapitre sur le silence monastique. — 2° *Prol.* 1, p. 60 sq. *homo dei*, avant d'être qualifié de bon représentant de l'extension du sens de *vir* à *homo* dans le langage courant (p. 62), doit être pesé à la mesure de son abondant emploi biblique. On le rencontre une douzaine de fois dans le seul IV^e^ Livre des rois ; l'ἄνθρωπος τοῦ θεοῦ et l'hébreu *'iš 'élohim* qu'il traduit évoquent un type de personnage très déterminé dont leur premier élément désigne un membre de l'espèce humaine, et, selon le génie du latin, c'est *homo* et non *vir* qui convient. Quant à la phrase citée p. 62, n. 1 fin (RM 13/48), étant la transcription, pure et simple, de *Ps.* 51/9 *a* et *c*, elle n'est d'aucun poids pour caractériser le parler propre à l'auteur de la *Regula Magistri*. — 3° 7/61, p. 177. Avec *pastor*, *grex*, *lupi rapaces*, on a un ensemble d'expressions se rattachant à une « figure » chrétienne très vivante (v. g. *Jean*, ch. 10, *Luc* 12/32, *Math.* 7/15, *Act.* 20/29, etc.), où le Nouveau Testament ne fait qu' « achever » l'Ancien. — 4° *Th.* 12, à propos de 7/13, p. 167, la *uicinam sibi mortem* montre un emploi métaphorique de *uicinus* ; là encore, une investigation dans les écrits spirituels anciens eût été utile, non sans se souvenir qu'*Hebr.* 6/9 nous offre déjà un *uiciniora saluti*. — 5° 44/2, p. 245. La brève notation « **Versum apertionis** i. e. *Dñe labia mea* **aperies** » est sans intérêt pour qui connaît l'office monastique, et pleine d'ambiguïté pour qui n'en est pas informé, ce qui, en l'espèce, peut, très légitimement, être le cas de maint linguiste. L'artifice typographique, qui met *aperies* en gras, induit, en effet, à voir dans *uersum apertionis* une réminiscence de mots, alors que le verset 17 du *Psaume* 50 fut choisi pour être « le verset d'ouverture » en raison de son contenu. Il ne faut pas inverser l'ordre des causalités ! — 6° *Th.* 74, p. 94. Pour la bonne intelligence de

Passioni eius esse particeps, il fallait chercher lumière dans les *participes esse* (ou *fieri*) des textes pauliniens (le *coheredes* (*Th.* 75) y renvoie avec urgence ; cf. *Rom.* 8/17-18, *Eph.* 3/6), voire dans la philosophie de la participation qu'en tirèrent plus tard les grands scolastiques, au lieu de citer Cicéron, César, Quinte-Curce, Tacite et Sénèque ! Pour éclairer une page de Boèce, préférerait-on des citations d'agronomes ou de juristes aux textes philosophiques qui l'inspirent? — 7° 7/8, p. 167. Tout semblablement, il fallait d'abord étudier l'emploi de *nescio*, comme semi-auxiliaire, dans ses origines bibliques, où la pensée hébraïque interfère avec le contenu doctrinal (v. g. *Eccles.* 4/13, 10/15 ; *Jer.* 4/22, 6/15, etc.). Au même lieu on s'étonne de voir qualifié l'emploi régional de *savoir* pour « pouvoir » comme un fait acquis de la langue française. — 8° *Th.* 4, p. 84. Une expression comme *excessibus conscientiae* devrait être éclairée par l'*excessibus mentis* biblique (*Ps.* 30/23, 67/28 ou 115/11 ; *Act.* 10/10, 11/5) que complète l'expression divergente *excessus uitae* (*II Macc.* 4/7, 10/9) et réconcilie *Luc* 29/31, avant de faire appel au jumelage de Cassien et, encore, du priscillianisme. — 9° *Th.* 5, p. 85. Le sens premier de *saeculum*, qui transcrit αἰων, n'est pas « le monde ». L'idée fondamentale est celle du caractère transitoire du monde présent. Le mot, en toutes ses acceptions, demeure lié à son fondement temporel et ne semble pas s'être rétréci aux pures notions spatiales ou sociologiques. — 10° *Prol.* 13, p. 74, *pietas* appliqué à Dieu n'est pas chose toute simple. La présence de ce mot dans les deux Testaments est très circonscrite. Il doit comporter ici des nuances et tendances spirituelles où *iustitia* n'est pas le seul partenaire. — Par tous ces exemples, on voit que M. P. B. Corbett a trop négligé le premier des instruments dont dispose le linguiste qui s'attaque au latin des chrétiens, une *Concordance* de la Vulgate ; et pourtant il avait utilisé celle de Dutripont pour son étude de l'interjection *O*... ! (p. 57).

Certaines rencontres de M. P. B. Corbett avec le vocabulaire de la vie monastique sont marquées des mêmes déficiences. En voici quelques-unes : 1° 23/110, p. 227, on lit : « *conversis* is here a term simply equivalent to *fratres* (cf. *discipuli*, *monachi*, *milites Christi*, *Deum timentes*, etc.) ». Cette réduction des individus et des espèces au genre le plus général semble difficilement capable de guider un éditeur pour l'établissement d'un texte qui, dans la mesure où l'on voudra s'appuyer sur des considérations linguistiques, demanderait, au contraire, de se souvenir des précieuses indications de M^lle^ Chr. Mohrmann dans son étude sur *La langue de saint Benoît* (dans l'édition de Dom Philibert Schmitz de la *Regula Monachorum*, Maredsous, 1955 ; p. 35-39, pour *conuersio-conuersatio*, et p. 25 sq. pour, successivement, *fratres*, *serui Dei* — *conserui*, *milites Christi*, etc.). — 2° 11/1, p. 197, un mot comme

praepositus ne peut être considéré isolément. Il faut en suivre l'évolution dans l'histoire du monachisme, en regard de ses concurrents, *abbas*, *maior*, *decanus*, *praelatus*, *prior*, etc., et noter le moment où l'acception nouvelle s'impose aux dépens de sa valeur étymologique. L'importance du *praepositus* comme « commandant en second » du monastère dans la Règle de saint Benoît (chapitres 21 et 65) aurait dû être nuancée par confrontation avec les deux emplois au pluriel qu'on trouve dans la même règle (éd. Schmitz, 62/15, 71/6). Avant de suggérer l'origine militaire de cette appellation, qu'attesterait la *Peregrinatio Etheriae*, il eût fallu se souvenir que *praepositus* traduit ἡγούμενος en *Hebr.* 13/17 et qu'il a désigné toutes sortes de commandements ; puis, quand bien même, chez les premiers anachorètes, il aurait eu cette origine, au temps de la *Regula Magistri* c'est un mot traditionnel en monachisme ; on le rencontre dans la Règle de saint Augustin et dans les vieilles règles données en l'édition diplomatique du manuscrit Paris, *lat.* 12205, où collabora M. P. B. Corbett (Sérapion 22, Macaire 93 et 161). Le *miles christi* que l'auteur rapproche de son interprétation de *praepositus* a une tout autre histoire dont l'origine est à chercher d'abord dans le Nouveau Testament (*II Tim.* 2/3) ; et le στρατιώτης Χριστοῦ Ἰησοῦ est lui-même à situer dans la suite des images militaires utilisées par saint Paul, lesquelles font écho au célèbre *militia est uita hominis super terram* de *Job* 7/1. Enfin, le *praeparanda sunt corpora oboedientiae militanda*, où l'auteur s'est également arrêté (*Th.* 302, p. 113), trouve son origine dans *Zach.* 9/8 et *II Tim.* 2/4 et sa solution dans Chr. Mohrmann, *Le latin de saint Benoît* (éd. Schmitz, p. 28-31) et non dans un vague parallèle de Quinte-Curce. — 3° 50/28, p. 249. Il est semblablement difficile de s'associer à M. P. B. Corbett lorsqu'il s'attendait à trouver *docti* au lieu de *litterati*. Ce dernier mot est, en effet, le mot propre. Quand il s'agit d'apprendre à lire, ce sont ceux qui savent les lettres, mieux que les savants, qui sont qualifiés. Il eût été, par contre, utile de relever la valeur de *meditari*, récemment mise en valeur par Dom Jean Leclercq, *L'amour des lettres et le désir de Dieu* (Paris, 1957, p. 21-23 et p. 24 sur *litteratus* proche de *grammaticus*). — 4° 4/9, p. 162-163. Si le rapprochement des textes sur *perseverantia* avec la notion de *stabilitas* est instructif, c'est à condition de ne pas bloquer les deux notions et de se souvenir que la seconde, qui n'est que matérielle, a la première pour fin spirituelle. Alors même que la *Regula Magistri* bloquerait les mots, les valeurs mises en jeu n'en sont pas moins diverses. — 5° 15/39-40, p. 212, *corripite* et *pusillanimes* sont du vocabulaire traditionnel des exhortations à la correction fraternelle. Un des textes de base, *I Thes.* 5/14, est intégralement repris dans la Règle de saint Augustin. — 6° 5/1, p. 163 ; 90/81, p. 296. Une hypothèse de M. P.

B. Corbett apparaît, à peu près, entièrement gratuite : les moines de la *Regula Magistri* seraient des « metal workers ». Ce linguiste est impressionné par un triple recours à la métaphore métallurgique (5/1, 1/16, 90/98). Mais l'image est tellement familière pour ceux qui pratiquent quotidiennement la Bible qu'on doit s'attendre à la voir jaillir, quasi spontanément, sous la plume d'un moine et, donc, s'interdire de conclure à une filiation autre que biblique, à moins d'un parallèle littéraire serré avec la source qu'on proposerait. Va-t-on conclure que nos moines sont agriculteurs ou boulangers parce que, dans leurs écrits, on rencontre des allusions à la parabole du levain ou de la semence? Qu'ils sont moines-soldats parce qu'ils citent saint Paul? Pour être édifié sur les thèmes issus de la forge, on se reportera à *Jerem.* 6/27-30, *Ezech.* 22/18-22, *Malach.* 3/2-3, *Prov.* 25/4 ; la rouille se rencontre en *Ezech.* 24/6, 11-13, ainsi que *Baruch* 6/23, *Jacq.* 5/3. De même, *excoquo* se lit, en contexte métallurgique, dans *Isaie* 1/25 et 48/10, etc. Le rapprochement de l'épreuve morale et religieuse avec la purification des métaux précieux apparaît comme un lieu commun si l'on consulte une quelconque *Concordance* dite d'Hugues de Saint-Cher. Cette malencontreuse hypothèse entraîne M. J. B. Corbett vers une interprétation forcée de la donnée traditionnelle d'*ars sancta* (2/113, p. 156 sq.). Certes, on ne doit pas exclure la possibilité d'allusions aux images concrètes de la vie monastique ; quiconque a l'expérience de la vie chrétienne sait que la grâce ne détruit pas la nature, mais s'appuie sur elle et l'achève. Et l'on a droit d'imaginer qu'en méditant l'un des passages évoqués plus haut, chacun pensait à ce qu'il avait vu dans la forge du monastère. C'est même le propre de la vie monastique que d'intégrer la vie quotidienne à la vie religieuse et, donc, biblique. Des images directes et vécues interfèrent toujours avec ce qu'évoque un texte. Les savoureux anachronismes de l'iconographie n'ont pas d'autre cause. Mais on ne doit pas oublier l'orientation traditionnelle de la notion d'*ars* telle qu'elle est mise en place dans le chapitre II de la première collation de l'abbé Moïse rapportée par Cassien (*Collationes*, I, 2, éd. Petschenig, *C. S. E. L.*, 13, p. 8-9). Le point d'équilibre du sens d'*ars*, en contexte monastique, nous semble à chercher entre la définition du n° III du *Thesaurus Linguae Latinae* : « ars opponitur naturae usui, significat etiam praecepta alicuius doctrinae eiusque cognitionem » (t. II, c. 669), la double influence d'ἐπιστήμη et de τέχνη (A. Ernout et A. Meillet, *Dict. étym.*, 4e éd., p. 48) et le contexte que donne au mot l'ἐγκύκλιος παιδεία par la catégorisation des « Sept arts ». Aussi le sens générique, que spécifie ici *sancta*, est-il sensiblement celui dont M. I. Marrou définit τέχνη « un corps de doctrine formulant, codifiant les règles d'une pratique » (*Hist. de l'éducation dans l'Antiquité*, 2e éd., p. 265). Une concep-

tion ainsi centrée — mais non sans la souplesse analogique de tout vocable vivant — aurait dispensé M. P. B. Corbett du problème qu'il se crée à propos de *ferramenta* (4/1, p. 160 ; en cette même p. 160, § 2, l. 2, au lieu de « c. 3 », on lira « The end of the c. *4* in RB »). Là, par contre, il aurait été intéressant de chercher les mots grecs équivalents qu'auraient pu utiliser les éventuelles sources orientales de ce lieu commun du monachisme pour analyser l'origine de l'emploi métaphorique d'*instrumenta* en face de *ferramenta* et déterminer si, dans la littérature ascétique, la différence dépasse celle qui sépare « instrument » et « outil ». — 7° 1/29 sq., p. 121-123. Enfin, en lisant la digression sur les girovagues, il ne faut pas perdre de vue que cette espèce de moines correspond trop à une des pentes de la faiblesse humaine pour qu'il ne soit pas assez vain de tenter de localiser un mot qui désigne, par ailleurs, un des plus vieux thèmes de la parénèse monastique, comme l'atteste Cassien. En de pareils cas, pour mériter l'attention, les arguments doivent être particulièrement topiques et caractéristiques.

Au cours de son commentaire, M. P. B. Corbett propose un certain nombre de corrections textuelles. Certaines, dans l'état actuel du travail, semblent valables. Dès maintenant, cependant, nous voudrions exprimer quelques désaccords : 1° 44/26, p. 245. Y a-t-il nécessité de corriger *lectorum* en *lector* pour fournir un sujet à *legat*? Pourquoi ne pas placer la virgule avant *abbas* et lire « *in atrio lectorum, si uoluerit, abbas legat* », *abbas* pouvant tout simplement être à la fois sujet des deux verbes : « s'il lui en dit, que l'abbé lise lui-même ». — 2° 50/171, p. 251. L'édition diplomatique indique ici ratures et difficultés de lecture. M. P. B. Corbett se rallie à la solution suggérée par le *manuscrit A*. Ce qui donne : « Duri cordes uero et simplices fratres uel qui litteras discere nolunt et non possunt ipsi *gurdis* operibus intricentur. » Ayant consulté le R. P. Gils sur la possibilité paléographique d'une métathèse qui supposerait un peu correct *rudis* primitif, il me proposa l'élégante hypothèse d'un premier état du manuscrit ayant *duris* corrigé ultérieurement en *rudis*, doctrinalement moins brutal. Cela aurait été opéré, en tête du mot, par une retouche du *D* en *R* et, au milieu, par une suscription de *D* sur *R*, celui-ci se prêtant mal à une retouche. Le résultat donne une lettre initiale peu lisible, qu'on peut aisément prendre pour le *G* bicaudé habituel au scribe. Et, dès lors, sont en place toutes les lettres de la leçon passablement aberrante *gurdis*. — 3° 2/6, p. 153. La correction *Dn̄e* pour *Dn̄o* est bien hasardeuse dès lors qu'explicitement l'auteur de la *Regula Magistri* annonce le texte de *Rom.* 8/15 comme une citation : « *dicente apostolo* » (2/5). Le *Dn̄o*, interpolé dans le texte sacré, a valeur de glose explicative de la parole de saint Paul et ne peut être entendu de saint Paul parlant au Père Abbé. Bref, il y

a une accommodation de la phrase au contexte monastique et non pas de la phrase en tant que citation. — 4°, p. 160-161. L'argumentation sur *fuerit* ou *fuerint* dans la Règle de saint Benoît, contre Dom R. Weber (*Revue des Études latines*, 23, 1945, p. 126-127), ne peut prendre poids que dans un exposé d'ensemble des habitudes stylistiques caractéristiques des deux règles et, plus profondément, en référence aux tendances doctrinales de l'une et de l'autre.

Si l'on dépasse les détails, on voit, en effet, que le reproche majeur qu'on peut faire à M. P. B. Corbett est son inattention aux caractères spécifiques ou propres de l'œuvre à laquelle il s'est attaché. Il a méconnu un des traits constants et caractéristiques de la littérature monastique : le moine est intellectuellement et affectivement nourri de l'Écriture sainte. Tout naturellement, les formules de celle-ci — qu'il sait longuement par cœur — lui viennent à la bouche et sous la plume (cf. Dom J. Leclercq, *op. cit.*, p. 106, p. 72-75, sur la *ruminatio* dans la *meditatio* et ses conséquences) ; quiconque aborde les textes monastiques avec des préoccupations linguistiques doit avoir médité ces pages pénétrantes d'un livre dont nous avons dit ailleurs la qualité : *Bulletin thomiste*, X (1957), n° 362, p. 187-189). Mieux : en un écrit comme la *Regula Magistri*, l'auteur cherche du même coup à donner une règle de vie évangélique et à étayer ses conseils ou préceptes de citations et d'allusions. Le premier travail du linguiste qui veut déterminer l'originalité ou la spécificité de la langue d'un tel auteur doit donc être de confronter systématiquement la langue de la Bible latine avec celle de son auteur, aussi bien pour le vocabulaire que pour la syntaxe. Ce n'est qu'après ce travail qu'il pourra, avec efficacité et une certaine chance de certitude, chercher les sources et influences possibles ou tenter quelque confrontation avec des règles analogues, des écrits mystiques et des théologies antérieures ou contemporaines. Alors, seulement, étendant son enquête, il pourra prolonger les filières ou éclairer ses difficultés par une investigation des auteurs païens et des contextes linguistiques dans leurs dimensions géographiques ou sociologiques. Pour avoir négligé l'ordre de ces étapes, M. P. B. Corbett présente des résultats qui, faute de fondements suffisants, paraissent trop souvent — à tort peut-être — fragiles et décevants. A parler franc, une simple, mais exhaustive, confrontation de la langue de la *Regula Magistri* avec celle de la Vulgate eût été à la fois très éclairante et discriminatoire ; en un mot, plus « payante », encore que moins brillante. — Mais, tout en exprimant tant de réserves, il nous semble équitable de souligner que la responsabilité des principales déficiences, puisqu'elles sont d'ordre méthodologique, incombe davantage aux maîtres de Louvain (cf. p. 8-9), qui ont laissé ce travail s'orienter sur une voie trompeuse ; alors que

M. P. B. Corbett garde le mérite de tout le labeur dont son livre est le fruit. Si, nonobstant le sous-titre, il ne réalise pas le guide idéal pour établir linguistiquement le texte, et eût été mieux nommé « Notes et relevés préparatoires à une étude de la latinité de la langue de la *Regula Magistri* », cet ouvrage sera incontestablement utile pour aborder la *Regula Magistri* sous l'angle linguistique.

La longueur de ce compte rendu montrera aussi, nous l'espérons, quel intérêt présente la matière abordée par M. P. B. Corbett, et combien sa contribution est loin de laisser indifférent. On lui doit d'avoir attiré l'attention sur de nombreux points curieux de ce rare témoin d'un milieu sociologique où le latin vivait encore. Presque toutes ses notes soulèvent des problèmes ; ses hypothèses, heureuses à l'occasion, réveilleront les assoupis ; les résultats obtenus devraient susciter quelque émulation parmi les latinistes et médiévistes. S'il est loin d'avoir épuisé les enseignements linguistiques qu'on peut tirer de la *Regula Magistri*, M. P. B. Corbett, jusque-là où sa témérité suscite la critique, a le mérite de donner goût d'y aller voir soi-même.

M. HUBERT.

Richesses et déficiences des anciens psautiers latins (Collectanea biblica latina XIII) : Rome, Abbaye Saint-Jérôme, 1959, 267 pages.

A son habitude, l'abbaye Saint-Jérôme de Rome patronne une œuvre soigneuse et rigoureusement scientifique. Celle-ci n'en est pas moins un écrit d'actualité, qui, à ce titre, demande deux mots de commentaire : il s'agit d'actualité latine. S'il est, en effet, un texte latin qui demeure vivant, parce que des centaines de milliers d'esprits le lisent intégralement toutes les semaines et quotidiennement en vivent et le vivent, c'est bien le Psautier. Celui-ci n'est, pour autant, qu'une traduction ; et, depuis seize siècles qu'il est en usage, on a fait quelques progrès dans la connaissance de l'original hébreu comme de ses diverses versions. N'était-il pas souhaitable, alors, d' « améliorer » le psautier traditionnel qui n'est ni sans obscurités ni sans erreurs? Tous les diseurs de psautier, qui sont sensibles à ces progrès, le pensaient. Par ailleurs, nombre de clercs, en ces temps peu lettrés, butaient chaque jour sur ses difficultés et souhaitaient une révision. Pie XII voulut satisfaire les uns et les autres et prit la chose à cœur. En 1945 paraissait donc le « Nouveau Psautier », comme on dit. Ce *Liber Psalmorum*, dû aux savants exégètes de l'Institut biblique de Rome, est une œuvre soignée à tous égards et se ressent de la forte culture humaniste de ses auteurs. Loin de résister à l'attraction du classicisme, ils avaient même délibérément orienté leur travail vers une *melioris aetatis latinitatem*, comme ils disaient en leur préface. Lorsque parut

le livre, à côté d'un concert d'éloges faciles quelques voix discordantes s'élevèrent, formulant des critiques prudentes, fermes ou mordantes. Ainsi, les bénédictins de Downside, les jésuites de Shanghaï. A notre plan philologique, deux Revues, qui débutaient alors et promises à un bel avenir, formulèrent, malgré des préoccupations différentes, un ensemble concordant de conclusions où il était reproché au « Nouveau Psautier » d'avoir rompu, tant pour la langue que pour l'esprit de la traduction, avec la tradition chrétienne. *La Maison Dieu* (n° 5 : 1946, 1er trimestre), en une quarantaine de pages, faisait, par la plume d'une dizaine d'auteurs, une revue critique des divers aspects de la version en cause ; le point de vue philologique y était esquissé par le P. Camelot (p. 69-76). Dans *Vigiliae Christianae* (1945 : I, p. 114-128, 168-182), Mlle Chr. Mohrmann, avec une autorité indiscutable, porta un jugement sévère, inébranlé, efficace aussi ; ces pages demeurent précieuses, parmi tant d'autres qu'on lui doit sur le latin des chrétiens, en raison de la variété des points abordés. — Et voici que, treize ans plus tard, dans la première année du pontificat de Jean XXIII, le procès est repris à frais nouveaux et, même, à grands frais. Depuis 1945, en effet, toujours sous l'égide de l'abbaye Saint-Jérôme, de nombreux éléments, alors inédits, ont été mis à la disposition des philologues grâce à l'édition critique des principales pièces à conviction : R. Weber, *Le psautier romain et les autres anciens psautiers latins...*, Rome, 1953 ; *Liber Psalmorum ex recensione sancti Hieronymi*, dans l'édition de la Vulgate, Rome, 1953 ; H. de Sainte-Marie, *Sancti Hieronymi Psalterium iuxta Hebraeos...*, Rome, 1954. Du coup, le recueil que nous présentons dépasse l'actualité, un peu vieillie, du « Nouveau Psautier ». Cherchant l'esprit et les méthodes des traducteurs de l'Age d'or de la patristique et s'efforçant de déterminer comment réviser le psautier en usage selon la ligne de la grande tradition chrétienne, ses auteurs sont délibérément tournés vers l'avenir. — Après, donc, une Introduction de Dom Pierre Salmon, abbé de Saint-Jérôme, qui présente l'ensemble du volume et retrace l'histoire générale du Psautier, de ses origines à saint Jérôme (p. 6-21), les articles se répartissent en deux sections : I. *La genèse des textes* ; II. *Les textes dans la tradition.* Le volume se termine par un double index d'environ 350 mots latins et soixante-treize grecs. — La première partie s'ouvre par la comparaison, que Dom B. Steiert établit, pour les psaumes 21 et 22 (20-21), entre le texte de la Vulgate et celui du psautier massorétique (p. 23-34). Puis le P. Beaucamp, franciscain, sur le psaume 21 (20), confronte les exégèses récentes avec les anciennes traductions, souvent méconnues des premières (p. 35-50). Viennent ensuite les plus importantes contributions, tant par leur masse que par leur portée. Dom J. Gribomont et Dom A. Thibaut,

par une analyse philologique du psaume 21 (20), étudient la méthode et l'esprit des traducteurs du psautier grec. Comme ils y procèdent à l'examen des diverses versions latines anciennes et modernes, la confrontation porte simultanément sur l'hébreu, le grec et le latin. Chaque exemple est exploité avec finesse et compétence. Bien des lumières se dégagent, éclairant la transcription des textes, le jeu des prépositions, les anthropomorphismes, les systèmes aspectivo-temporels des verbes, la flexibilité des significations, les « christianismes », les idiotismes des trois langues, leurs cadres de civilisation, les synonymies, les notions complexes ou voisines, le vocabulaire spécialisé, les « prétendus contre-sens ». Une conclusion rassemble des leçons nombreuses et fermes (p. 51-105). Prenant comme terrain le psaume 25 (24), Dom A. THIBAUT nous montre saint Jérôme au travail sur la Septante ; on voit là, en particulier, la portée des variations de vocabulaire, opérées du psautier romain au gallican : *salutaris-saluator, copiosum-multum, eruo-eripio, peccata-delicta, quia-quoniam, eius-ipsius, omnia-uniuersa, sustinere-exspectare.* Le vieux traducteur y apparaît autant soucieux de fidélité précise à l'original grec que respectueux pour la langue traditionnelle du psautier latin. Suivent des conclusions aussi serrées et utiles qu'en l'article précédent (p. 107-149). Si l'on pouvait faire un reproche à ces pages, ce serait, parfois, celui d'un excès d'attention au détail. Ainsi, au lieu de comparer mot à mot, il eût été préférable d'étudier le couple dans la substitution de *agentes superuacue* à *facientes uana* (n° 49-50) ; on eût, par là, allégé, peut-être, la classe des « changements inexpliqués ». Par ailleurs, il nous semble que nulle part n'ait été fait mention d'éventuelles préoccupations rythmiques chez les traducteurs. Le parti était sage en une matière aussi peu perceptible à l'historien que le concret d'une prononciation interprétative et d'une exécution mélodique, surtout quand elles se situent au temps où s'esquissait le passage de la métrique quantitative à la métrique accentuelle. Mais l'interversion, elle aussi « inexpliquée », de *mansuetos* et *mites* aurait pu trouver là explication, car son effet obvie est la rupture d'un parallélisme absolu dans le nombre des syllabes. Après ces deux articles magistraux et centraux, Dom H. DE SAINTE-MARIE, à propos du psaume 22 (21), étudie le Psautier *Iuxta Hebraeos*. Là encore saint Jérôme ne perd rien à la révélation de ses intentions que dégage la mise en parallèle du troisième psautier avec le gallican et le romain (p. 151-187). — La seconde partie, qui présente quelques réactions du milieu chrétien, est plus brève. Sur deux ou trois points, le P. J. DANIÉLOU fait une incursion rapide chez les premiers Pères, la liturgie et ce qu'il nomme la tradition mystique (p. 191-211). Puis Dom J. LECLERCQ montre, à l'occasion des psaumes 20 à 25 (19-24),

l'esprit qui animait une dizaine de commentateurs du XII^e siècle et conclut à « une lecture traditionnelle où le talent de chaque exégète s'est livré à des modulations personnelles, comme des variations sur un thème connu » (p. 213-229). A la suite, Dom P. BLANCHARD expose comment, pour l'usage liturgique, les psaumes furent choisis, adaptés et utilisés (p. 231-248). Enfin, Dom E. CARDINE clôt ces Mélanges par la plus brève, mais non pas la moins intéressante, des dix études. En de clairs exemples, il montre comment les mots choisis et la ponctuation adoptée ont des conséquences importantes sur la qualité d'une mélodie grégorienne et, inversement, la mise en valeur des paroles sacrées qu'opère celle-ci (p. 249-258). — Cette analyse sommaire dit fort mal l'enseignement utile de tant de précises remarques et tant de réflexions, aux portées plus générales et méthodologiques, qu'elles suggèrent. A chacun d'y aller voir. Nous nous bornons à une double conclusion, historique et philologique. Si, un jour assez prochain, comme on est en droit de le souhaiter, nous voyons paraître une révision de l'ancien Psautier, à la fois fidèle au texte d'origine et respectant l'esprit comme la langue des vieilles versions, on le devra, avant tout, aux Pères de Saint-Jérôme et à tous les amis qui les ont appuyés dans la réussite du présent recueil. Comme le père de famille de l'Évangile, ils savent tirer du trésor du christianisme *noua et uetera*. Pour autant, bien que dès maintenant dépassé, on n'en gardera pas moins l'estime qu'il mérite au « Nouveau Psautier », tant pour ses évidentes qualités que pour ses « déficiences ». Heureuses déficiences, en effet, qui nous ont valu de si bons redresseurs ! Le présent livre fait désirer, aussi, le jour où paraîtra, pour l'ensemble du Psautier (sinon de la Vulgate entière) l'ouvrage monumental dont nous avons ici l'esquisse méthodologique, volontairement limitée aux psaumes 20 à 25 (cf. p. 6). Alors, chacun pourra apprécier, à sa juste valeur, la langue du Psautier. Elle diffère de la classique comme la basilique Sainte-Sabine le fait du temple de Jupiter Stator. Mais à l'un et l'autre monument du christianisme primitif s'applique le verset du *Psaume 44* : *omnis gloria eius filiae regis ab intus*, et son terme *in fimbriis aureis circumamicta uarietatibus*. Il faut y entrer pour en découvrir les inépuisables beautés. Or, dès maintenant, grâce à la savante introduction élaborée par les pères de Saint-Jérôme, tous les latinistes peuvent deviner la saveur de cette langue pleine de nuances et de ressources poétiques par delà sa syntaxe inattendue, son vocabulaire surprenant et le scandale de ses hébraïsmes.

M. HUBERT.

Pierre SALMON, O. S. B., *Les « tituli psalmorum » des manuscrits latins* (« Études liturgiques », n° 3) : Paris, Éditions du Cerf, 1959, 192 pages, 1.650 francs.

Le beau et très neuf travail de Dom Salmon n'est pas une contribution de plus qui s'ajouterait aux innombrables études consacrées aux sources, à la composition ou à la signification du Psautier ou de ses versions. En publiant des suites d'en-têtes conservées en plusieurs manuscrits du Psautier latin, il fournit les éléments d'une réponse à la question si attachante et difficile : « Comment l'Occident latin, en la première partie du Moyen Age, a-t-il compris cet élément majeur tant de la liturgie « ecclésiale » que de la piété privée ; comment a-t-on, alors, « prié les psaumes »? De fait, nous avons là un des fruits, mineur, mais combien précieux, de l'immense labeur entrepris par les bénédictins de Saint-Jérôme à Rome pour préparer l'édition critique du Psautier latin. Dès les débuts de la tenace enquête qu'à ces fins il mena par toutes les bibliothèques d'Europe, Dom De Bruyne avait, en effet, prêté attention à la littérature qui, dans les manuscrits, fleurit autour du texte des *Psaumes*. En particulier, il avait été intéressé par des indications, ordinairement très brèves, que de nombreux manuscrits donnent avant chacun des 150 psaumes, en vue d'éclairer l'usager sur le sens de ces poèmes, à première vue ambigu ou obscur. La même curiosité avait déjà amené J. W. Bright, R. L. Ramsay et H. J. Lawlor à donner quelques éditions partielles de ces *tituli*, les seules depuis celles de Ferrand (XVII^e siècle) et Thommasi (XVIII^e siècle). L'édition de Dom Salmon marque un progrès décisif sur ses prédécesseurs récents ou anciens. Elle repose sur un inventaire, aussi exhaustif que possible, de l'ensemble des sources manuscrites. Celui-ci révéla l'existence de plusieurs traditions plus ou moins indépendantes. L'éditeur fut donc amené à publier six « séries » de *tituli*, sur la base de plus de quarante manuscrits. Travail de qualité ! Chacun des six textes est précédé d'une *Introduction* paléographique, analytique et historique. Ils sont présentés avec une souplesse qui sait s'adapter à chaque cas. Tous sont équipés d'un appparat soigné et assez considérable, mais variant avec le nombre des manuscrits conservés. En outre, sous la première série, l'auteur a, très judicieusement, distingué deux apparats, celui du texte primitif et celui des traditions ultérieures. A la série IV, dont le texte suit trop matériellement une source grecque, il a joint une traduction qui aide à retrouver le sens au delà des obscurités du latin. Enfin, pour la série VI, il rappelle, en note, certains éléments du commentaire de Cassiodore en vue d'éclairer les allusions peu explicites qui y sont faites. On le

voit, tout cela est établi avec un soin et une patience dignes de la meilleure tradition bénédictine.

Dom Salmon ouvre son ouvrage par une *Introduction générale*. Il y évoque l'origine très lointaine du genre littéraire qu'on peut reconnaître dans les titres qui, dès la Bible hébraïque, indiquent, pour chaque psaume, l'auteur, éventuellement la circonstance, puis l'usage liturgique et le mode d'exécution musicale. Il rappelle ensuite comment, dès le début, les chrétiens donnent une exégèse nouvelle des *Psaumes*, non pas en rupture avec la tradition judaïque, qui attribuait déjà à cette partie de l'Écriture sainte une valeur prophétique, mais en entendant ces poèmes du Christ lui-même, tant Jésus que son Église. Au temps du Nouveau Testament, comme des pères apostoliques et apologètes, la préhistoire chrétienne des *tituli* se présente sous forme de fréquents appels à l'autorité d'un verset insérés dans un discours quelconque, appels qui sont toujours dans le sens christologique (p. 10-15). Presque aussitôt, on en arrive à mettre bien des versets ou des psaumes dans la bouche même du Sauveur. Avec Origène, puis tout au long de l'Age d'Or de la patristique, apparaissent et se multiplient les commentaires du Psautier (p. 16-27). Enfin, cette sorte de glose très spéciale des *tituli* trouva sa forme autour des IVe-Ve siècles, en dérivant, plus ou moins selon les séries, des Pères grecs ou latins (p. 28-30). Dès lors on dispose d'assez de manuscrits pour suivre partiellement la diffusion des séries primitives, que copies et compilations conservent ou altèrent selon les cas. A partir du XIIe siècle, leur présence se raréfie tant dans les Bibles que les psautiers et bréviaires (les *tituli* sont une littérature pour gens simples et peu lettrés ; il est caractéristique que leur succès coïncide avec celui des Pénitentiaires, en un mot avec l'époque dite « barbare »). Ils disparaissent totalement au XIVe siècle ; mais leur contenu est pieusement absorbé et conservé par Ludolphe le Chartreux. Désormais, c'est à travers son œuvre, dont on sait l'immense diffusion et influence jusqu'aux temps modernes, que le contenu des *tituli* alimente la piété psalmique des fidèles. De temps en temps, depuis, ils réapparurent en certaines éditions de psautiers ou de bréviaires par le remploi, très libre, d'une source souvent unique et de qualité variable (p. 30-39). Cette *Introduction*, comme l'établissement des textes, laisse deviner un considérable travail dont on mesure l'originalité à la pauvreté de la bibliographie (p. 41-42) et à la liste des manuscrits utilisés (p. 43-44).

Chacune des six séries a une personnalité assez marquée. Aussi, sans cacher ce que ces appellations ont de plus ou moins relatif (p. 54, 99), Dom Salmon les a toutes baptisées. La *Série I*, la plus ancienne et la mieux attestée, est appelée « de Saint-Colomba » ; car le plus ancien témoin peut dater du VIe siècle et, traditionnellement, est attribué à la

main même du moine. Cette suite de *tituli*, représentée par une vingtaine de manuscrits, peut être située dans le temps et l'espace : on la voit partir d'Irlande et, par l'Angleterre, se diffuser sur le continent. (Elle a gardé le laconisme, fruit typique non d'une pauvreté, mais du goût propre à la civilisation celtique). La *Série II*, « de saint Augustin de Cantorbéry », repose sur huit manuscrits ; elle est ancienne, diverse et altérée ; son archétype semble avoir été rédigé dans un latin fort barbare. « Saint Jérôme » préside à la *Série III*, pour l'avoir plusieurs fois inspirée. Don Salmon la présente comme « celle qui a le plus de tenue littéraire et semble la plus riche au point de vue des idées ». Il l'établit sur une demi-douzaine de manuscrits espagnols. La *Série IV*, on l'a vu, est une traduction d'un texte qui peut, avec une certaine fermeté, être attribué à Eusèbe de Césarée ; elle présente plutôt « les genres littéraires et les thèmes des psaumes ». La *Série V*, « inspirée d'Origène », se distingue comme montrant « les relations de chaque psaume avec le Christ » (les libellés stéréotypés et un vocabulaire assez particulier amèneraient, peut-être, à confirmer les indications que l'auteur relève comme orientant « plutôt vers la Gaule » la recherche de ses origines ; le manuscrit *Angers 275* invite même à prononcer le nom de Grégoire de Tours). La *Série VI*, enfin, est qualifiée « de Cassiodore résumé par Bède ». Un écrit du ministre de Théodoric, dont Bède a recueilli à part la suite des introductions à chaque psaume, est, en effet, la source directe. Attestée par trois manuscrits, on en situe la rédaction au VIII^e^ siècle, en Haute-Italie ; c'est le fruit d'un travail peu intelligent et de style lâche. Ainsi dispose-t-on désormais d'une suite de documents très précieux, jusqu'ici pratiquement inaccessibles. L'ouvrage est par lui-même un véritable appel au travail. Les historiens de l'exégèse, de la théologie, de la liturgie et de la spiritualité ne sont pas les seuls intéressés. On possède là un témoin non négligeable du latin médiéval. Il peut donner lieu à une étude strictement linguistique. Diverses listes sommaires apparaissant au cours des *introductions* spéciales (p. 80, 99, 119-120, 137) et un *index* malheureusement étique (42 mots) des « mots rares » invitent à pousser plus loin. Y répondre serait montrer à l'éditeur un peu de la gratitude, considérable, à laquelle il a droit.

Ce volume, on le voit, reste fidèle en esprit et en qualité à la collection où parut en 1953, avec une excellente traduction, le texte critique de l'*Ordinaire de la messe*, dû aux soins de Dom B. Botte et M^lle^ Chr. Mohrmann. Ses notes et ses neuf appendices philologiques apportaient des éclaircissements précieux pour une cinquantaine de mots assez caractéristiques du vocabulaire chrétien. La collection avait été inaugurée, en 1952, par les deux volumes de Dom Bruylants consa-

crés à la remarquable édition des *Oraisons du missel romain*, dont les soixante pages de l'*Index verborum* sont une source indispensable à l'étude du « latin des chrétiens ». Il n'est peut-être pas sans intérêt de relever que cette collection, de la meilleure tenue scientifique, est promue à la fois par les bénédictins de la célèbre abbaye du Mont-César de Louvain et par le « Centre de pastorale liturgique ». Car cette dernière collectivité, essentiellement ecclésiastique de nature et pratique en ses objectifs (la restauration d'une liturgie plus pure et mieux vécue de tous), tient son prestige, qui dépasse largement les frontières de notre pays, comme sa réelle efficacité, d'une volonté très délibérée d'appuyer son action sur un retour aux sources primitives opéré le plus scientifiquement possible. C'est pourquoi, à côté de nombreuses publications de vulgarisation populaire ou supérieures, elle édite un périodique, *La Maison-Dieu*, contenant, pour une notable part, des études et des recherches historiques, et elle patronne une collection d'essais, *Lex orandi*, dont certains sont de bonne qualité. Le latiniste soucieux d'approcher les *realia* du christianisme, tant d'époque impériale que médiévale, voire moderne, y trouvera d'abondantes possibilités. Car, évidemment, l'essentiel de toutes les sources est en langue latine.

M. HUBERT.

Luitpold WALLACH, *Alcuin and Charlemagne : Studies in Carolingian History and Literature* (Cornell Studies in classical philology, vol. XXXII) : Itaca (New York), Cornell University Press, 1959, x-325 pages, 6,50 dollars.

Dès l'abord, il faut louer M. L. Wallach de son propos. Il veut enrichir le portrait, souvent trop simplifié, qu'on donne de l'auxiliaire qu'avait su s'attacher Charlemagne pour accomplir le redressement culturel de l'Occident. Englobant, dans une suite d'études inédites, cinq articles publiés de 1951 à 1955, il s'attache tout spécialement à faire percevoir le théoricien politique qu'il estime avoir retrouvé dans l'écrivain latin. Pour M. L. Wallach, en effet, la *Disputatio de rhetorica et de uirtutibus* est bien autre chose qu'un simple manuel de rhétorique : par l'étude de ses sources et de sa date, des *topoi* et des formules utilisés, comme par sa qualification de *littera exhortatoria*, elle s'avère un traité du gouvernement royal, où sont énoncés divers éléments juridiques. On procède ensuite à des confrontations avec la législation franque et on trouve dans les écrits d'Alcuin l'écho de querelles juridiques. Alors se dégage le rôle joué par le maître dans l'œuvre législative de l'empereur d'Occident. Il faut également attribuer à Alcuin l'*Épitaphe d'Hadrien* et la lettre *De litteris colendis* destinée

à Baugulf de Fulda. Une dernière partie s'arrête aux méthodes utilisées pour la rédaction du *De uirtutibus et uitiis*, commente l'épitaphe d'Alcuin et examine la tradition manuscrite de ses *Lettres*. Le tout est heureusement complété par une bibliographie abondante et variée. Un index général clôt le volume ; on y relève plus de deux cents mots latins, qui constituent, à l'intérieur de cet index, un recueil intéressant de termes employés en ce haut Moyen Age. Par notre énumération, on appréciera la densité des 270 pages d'un texte agréablement présenté grâce à une impression très aérée et lisible. Certes, on se demande parfois si M. L. Wallach ne veut pas un peu trop prouver ; mais son étude soigneuse, abondante en documents cités, sera utile et devra être prise en considération tant dans l'étude de la littérature carolingienne que pour la connaissance du grand promoteur de la première renaissance d'Occident.

M. HUBERT.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

— *Cicéron, Traité des lois*, texte établi et traduit par Georges de PLINVAL : 1959, LXX II + 131 pages (pages de texte doubles).

L'importance du *De legibus*, tant pour l'historien des institutions que pour celui de la pensée cicéronienne, apparaît à l'heure actuelle clairement. L'édition procurée par M. G. de Plinval vient donc au bon moment. L'établissement du texte constituait une tâche particulièrement délicate, car, en raison peut-être de son caractère quelque peu technique et spécial, il est dans nos manuscrits souvent très défectueux. M. de Plinval a examiné sur photographie un manuscrit de Gand (XV^{e} siècle) « trop aisément relégué dans la catégorie des *deteriores* ». Il a, en effet, de bonnes leçons attribuées souvent « aux *deteriores* et aux éditeurs de la Renaissance », mais on ne peut guère penser qu'elles représentent un apport de la tradition. Dans tous nos manuscrits, omissions de mots, corruptions manifestes sont fréquentes et justifient l'intervention des éditeurs. Ce fut le cas de K. Ziegler (dans la Collection des *Heidelberger Texte*, 1950). C'est aussi celui de M. G. de Plinval, qui semble, du reste, avoir ignoré de K. Ziegler l'article de l'*Hermes*, LXXXI, 1953, p. 303-317, où l'éditeur est revenu sur certains points de son travail, soit pour le justifier, soit aussi pour le corriger. Il est curieux qu'en 1, 19 il ait alors proposé l'adjonction de νόμος, que M. de Plinval, par une rencontre rassurante, nous offre aussi. Même accord pour II, 57 où Ziegler, en 1953, s'était déjà avisé du *tum et illic* avancé par M. de Plinval. Il aurait été intéressant de tenir compte de cette *retractatio*.